

spectrum

DEIN MAGAZIN AN DER UNI FREIBURG / TON MAGAZINE À L'UNI DE FRIBOURG

5/2010 NOVEMBRE/NOVEMBER



Etudiants et nourriture

In und um Freiburg

Ob Sport, Musik oder Museum - es gibt viel zu entdecken

EDITORIAL



Julie Rudaz

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es

Si l'adage ne ment pas, le mode de vie étudiant correspond lui aussi à une façon de se nourrir. Du moins, un schéma d'habitudes, de tendances, voire de stéréotypes est admis quant au mode alimentaire des étudiants. *Fast food*, *junk food* et autres aliments, stimulants ou non, seraient les meilleurs amis des universitaires, qui manquent souvent de temps, d'argent et, peut-être, d'expérience pour se mettre aux fourneaux chaque jour.

Loin de prétendre faire le tour de la question, le *Spectrum* s'est attardé sur quelques points centraux du thème «étudiants et nourriture». À commencer par les mensas et cafétérias de l'Alma Mater, hauts lieux de la gastronomie académique et points de ravitaillement favoris de bon nombre d'étudiants. Puis c'est aux aliments que consomment ces derniers que se sont intéressées deux de nos rédactrices. Appuyées par l'avis expert d'une diététicienne, elles vous mèneront sur la voie de

l'équilibre nutritionnel adapté aux études et sans abus caféinés. Enfin, notre rédactrice Erasmus *maison* est allée à la rencontre de ses compagnons expatriés afin de sonder leur opinion sur la cuisine suisse et fribourgeoise.

Dans un tout autre goût, notre rubrique politique universitaire a examiné la question, très controversée, du financement des universités. Entre craintes de voir le monde académique vendre son âme au plus offrant et désir d'aller toujours plus loin dans l'innovation, le sujet divise et il incombe à chacun de se faire sa propre opinion. D'ici là, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture. Et lorsque vous aurez savouré ce numéro, pensez à faire un tour sur notre site internet où vous trouverez des articles inédits sur le thème de notre dossier et bien d'autres sujets encore.

www.unifr.ch/spectrum

INHALT / SOMMAIRE



Dossier: Etudiants et nourriture: habitudes, opinions et conseils. /3, 8-9, 16-17, 22-23

Dossier: La caféine, meilleure ennemie de l'étudiant? /10-11

Politique universitaire: Quand le privé se mêle du public: le financement de l'Université en question. /26-27

Culture: Balade en ville chez trois galeristes. /25



Unipolitik. Warum ein Studienberater plötzlich seines Amtes enthoben wurde. /6

Freiburg. Ein neues nationales Zentrum für einen verkannten Sport: Basketball. /12-13

Unileben. Alumni: Der Beitrag der ehemaligen Studierenden. /14

Musik. Auf Senslerdeutsch wird auch gerappt. /28-29



À la mensa, le Chef a les yeux sur tout

Entre le contrôle du bon fonctionnement de la cantine et diverses tâches administratives notamment, le Chef cuisinier René Jungo, responsable de la mensa de Miséricorde, a trouvé le temps pour répondre aux questions du Spectrum.

PAR RAFAEL STALDER / PHOTO DE AMY K. NGUYEN

Homme discret agissant dans l'ombre, René Jungo n'attire en général pas les regards. Pourtant, le défi qui attend quotidiennement ce cuisinier est de taille. Imaginez un peu... 1000 repas sont concoctés chaque jour sous sa responsabilité et c'est en moyenne 90 kilos de frites et 130 kilos de viande ou de poisson qui passent chaque midi entre ses mains. En plus de cela, le Chef est chargé de diriger une équipe de 35 personnes, dont sept employées à plein temps en cuisine. Ces chiffres sont révélateurs de la masse de travail qui attend chaque jour René Jungo et son équipe à la mensa de Miséricorde.

Des journées de travail chargées

À 5h15 du matin déjà, la journée commence. L'équipe de cuisine se charge alors de préparer les menus qui seront servis durant la pause de midi, ainsi que les différentes pâtisseries et desserts, vendus également dans les cafétérias. À 11 heures sonne le grand moment de la journée et, autour de midi, la cantine est envahie en quelques minutes par une véritable marée humaine. C'est alors le *coup de feu* pour l'ensemble des employés, qui doivent assurer la cadence afin d'éviter l'engorgement. Le service terminé, l'après-midi est consacré à la préparation des menus du soir. Puis, la fin de la journée s'annonce plus calme et le service en soirée est assuré par une poignée de personnes seulement.

Heureusement, l'incontestable succès que rencontre la mensa auprès de la communauté estudiantine tend à faire

oublier ces journées éprouvantes et René Jungo souligne la motivation de son équipe: «Le personnel aime ce qu'il fait et s'en donne à cœur joie.»

La journée en cuisine terminée, on serait tenté de croire que le gros du travail est alors fait. Pas en ce qui concerne René Jungo, qui en plus de sa fonction de gérant est aussi «contrôleur de gestion adjoint». En clair, cela signifie qu'il doit, entre autres, choisir des fournisseurs, contrôler les achats et les coûts, et régler maintes autres tâches administratives relatives aux trois mensas de l'Alma Mater: Miséricorde, Pérolles et Regina Mundi. La gestion d'une cantine universitaire demande donc un grand investissement en temps et en énergie, puisqu'elle s'apparente à bien des niveaux à celle de n'importe quel autre restaurant de la ville.

Ici aussi, le client est roi

Comme dans tout restaurant, ici le client est roi et aux yeux de René Jungo, les étudiants sont la priorité: «Mon but est que les étudiants soient contents. Je cherche à leur donner le plus de satisfaction possible.» Ainsi, le Chef cuisinier cherche à faire plaisir à sa clientèle en variant les plats par exemple. Avec seulement deux menus à l'origine, le choix était vite fait. Depuis, la palette de possibilités s'est agrandie et les étudiants peuvent à présent choisir entre cinq à six menus différents. Sans oublier les nombreuses offres spéciales et de saison: fondues, grillades, buffets végétariens ou encore menus de chasse. Enfin, l'équipe de la mensa s'occupe



également de la préparation et du service de divers banquets et apéritifs dînatoires, pour 10 à 700 personnes.

René Jungo tient à souligner que la plupart des plats servis à la mensa sont fabriqués maison: «Toute la pâtisserie, les desserts, les sandwiches, ainsi que le 85% de la boulangerie sont fabriqués par les mensas.» Rien d'étonnant dès lors à ce que ces produits soient aussi attractifs en terme de prix. Décidément, le Chef cuisinier a les yeux partout et ne néglige aucun détail pour mettre en valeur le restaurant de l'Université à Miséricorde.

Infos et menus des trois restaurants universitaires fribourgeois: www.unifr.ch/mensa

Von Nanas, Freundschaft und Vergänglichkeit

Das Museum für Kunst und Geschichte in Freiburg beherbergt verschiedene Stücke des berühmten Künstlerpaares Jean Tinguely und Niki de Saint Phalle. Spectrum traf sich mit Caroline Schuster, der Vize-Direktorin.

TEXT UND FOTO VON JULIA KAUFMANN

Es ist kalt, als ich an diesem Morgen beim „Espace Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle“ ankomme. Doch schon bald wärmt ein Becher heissen Kaffee meine Hände, und ich lausche den anregenden Erzählungen von Caroline Schuster Cordone, der Vize-Direktorin.

Spectrum: Vize-Direktorin des Museums für Kunst und Geschichte – hört sich spannend an! Wie kommt man zu so einem Job?

Caroline Schuster: Ich habe Kunstgeschichte studiert, hier in Freiburg und in Basel. Nach verschiedenen Praktika und abgeschlossenem Lehrdiplom, arbeitete ich eine Zeit lang im Museum Neuhaus in Biel. Dann wurde in Freiburg eine Stelle frei. Hier bin ich teilweise aufgewachsen. Ich bewarb mich und arbeite nun schon seit acht Jahren hier.

Acht Jahre im selben Museum. Wird einem da nicht langweilig?

Nein! Die Arbeit ist sehr interessant und abwechslungsreich, nie das Gleiche – es kommen stets neue Projekte und Ausstellungen auf mich zu. Auch den Kontakt zum Publikum, den Besuchern und anderen Künstlern schätze ich sehr. Man lernt viele Menschen und verschiedene Ansichten kennen. Das macht diese Arbeit so spannend.

Gibt es dennoch Nachteile?

Gerade die Abwechslung kann manchmal auch schwierig sein. Routine gibt es kaum. Momente, in denen man sich zurücklehnt und alles laufen lässt, kom-

men selten vor. Doch die Herausforderung macht es ja auch spannend. Und wir sind ein gutes Team.

Niki und Jean

Caroline Schuster führt mich durch die Halle. Ich sehe Saint Phalles bunte Figuren, Verspieltheit, Fröhlichkeit und gleichzeitig auch ernste Gedanken, von denen wir später noch sprechen. Daneben Tinguelys Skulpturen, genauso verspielt, doch etwas technischer, absurd, bedrückender.

Die „Mythologie blessée“ sei Schusters Lieblingsobjekt der Ausstellung. Es ist ein Gemeinschaftswerk der beiden Künstler und spricht mich spontan an. Ich mag das goldene Fabeltier und den kunstvoll gestalteten Sockel. Doch was bedeuten sie? „Die Figur zeigt die Beziehung zwischen Tinguely und Saint Phalle sehr schön. Niki de Saint Phalles blutendes Fabelwesen stellt die Verletzlichkeit des Lebens dar. Jean Tinguelys Sockel stabilisiert sie, und bewegt sich – im Gegensatz zu seinen sonst ruckartigen Maschinen – ganz sanft.“ Die beiden Künstler (Niki de Saint Phalle, 1930 – 2002 und Jean Tinguely, 1925 – 1991) haben einander kennengelernt, geheiratet, und sich später wieder auseinandergeliebt. Doch selbst als sie privat wieder getrennte Wege gingen, haben sie eng zusammengearbeitet. Auch spätere Briefe waren stets liebevoll formuliert. Ein tiefer Respekt, Bewunderung und Zuneigung verband die beiden ein Leben lang. Nach Tinguelys Tod hat Niki de Saint Phalle die angefangenen Projekte in seinem Sinn zu Ende geführt. Sie hat das

Erbe sorgfältig verwaltet, und sich bemüht, ihn nicht in Vergessenheit geraten zu lassen.

So entstand auch das Tinguely-Museum in Basel und der „Espace Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle“ in Freiburg. 1993, 2 Jahre nach Tinguelys Tod, hatte Saint Phalle nämlich eine grosse Retrospektive im Kunst- und Geschichtsmuseum Freiburg ausgestellt. Als sie spürte, wie sehr hier das Volk noch an Tinguely hing, war sie gerührt. Sie beschloss, dem Museum für Kunst und Geschichte verschiedene Skulpturen Tinguelys zu schenken – unter der Bedingung, dass diese auch wirklich ausgestellt würden. Eine ehemalige Garage wurde so zum heutigen „Espace“ umgebaut.

Zeitlos, dekorativ, provokativ?

Und was fasziniert die Vize-Direktorin persönlich an den beiden Künstlern? „Ihr Werk ist noch immer sehr aktuell – viele Ideen unserer Gegenwartskunst kamen bei ihnen schon vor. So zum Beispiel das Einbeziehen des Betrachters ins Werk. Tinguelys Maschinen bewegen sich, man muss sie in Gang setzen, teilweise um sie herum oder in sie hinein gehen. Dasselbe Ziel hat auch die heutige Konzept- und Videokunst. Niki de Saint Phalle beschäftigte sich intensiv mit der Geschlechterfrage und mit Sexualität – auch dies sind noch immer aktuelle Themen. An ihr beeindruckt mich ausserdem, dass sie viel von sich preis gibt – zum Beispiel über den Missbrauch durch ihren Vater, und andere schwierige Zeiten ihres Lebens. Sie thematisiert dies in



ihrer Kunst, jedoch nicht auf eine voyeuristische Art und Weise. Besucher sind von ihrem Werk oft sehr berührt, und suchen einen Bezug zu ihrem eigenen Leben. Auch Tinguely spricht sehr aktuelle Gefühle an – so zum Beispiel Angst vor Arbeitslosigkeit, vor Krankheit, Vergänglichkeit oder der Zukunft allgemein.“

Dennoch wirken Tinguelys Maschinen nicht depressiv, sondern lösen oft ein Schmunzeln aus. Auch Kinder hätten ihren Spass an den Bewegungen, den Gegenständen und am Lärm. Erst auf den zweiten Blick erkennt man, dass zum Beispiel die Skulptur „Retable de l'abondance occidentale & du mercantilisme totalitaire“ einen Altar darstellt. Einen Altar mit Konsumgütern anstelle religiöser Figuren. Und somit eine Kritik an der heutigen Wegwerf-Gesellschaft.

Auch Niki de Saint Phalles „Nanas“, kann man einfach nur als dekorative, bunte Frauenfiguren sehen. Oder eben

als Symbole weiblichen Selbstbewusstseins, Symbole des Lebens. So hat sie sich zum Beispiel mit einem Schweizer Arzt zusammen für AIDS-Prävention eingesetzt. Und die vielen Tierskulpturen gehen mit ihrem politischen Engagement für Tier- und Umweltschutz einher. Die intellektuelle Ebene und die des breiten Publikums anzusprechen, gelinge heute nur wenigen Künstlern, meint Schuster.

Gibt es auch Unsympathisches am Werk Tinguelys und Saint Phalles? „Niki de Saint Phalle geht sehr offen mit dem Leben, und mit Themen wie Sexualität oder Politik um. Menschen, die nicht viel über die Hintergründe wissen, empfinden dies manchmal als Provokation und stören sich daran. Mir persönlich fällt aber nichts Unsympathisches ein“.

Ein Besuch im Museum

Was gibt es sonst noch wissenswertes über den „Espace“? Vielleicht, dass er

nicht umsonst als Pendant des Museums für Kunst und Geschichte gilt. Dieses stellt nämlich Skulpturen vom Mittelalter bis in die Gegenwart aus. Es lohnt sich also, sich alles als Einheit anzusehen. Im „Espace Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle“ werden neben der Dauer Ausstellung auch Wechselausstellungen präsentiert, die einen Bezug zu Tinguely und Saint Phalle haben. So zum Beispiel ab dem 25. November Skulpturen des berühmten Bernhard Luginbühl, der ein Freund des Künstlerehepaars war.

Und weshalb lohnt sich ein Besuch? „Wegen der Modernität der beiden Künstler, ihrer menschlichen Präsenz, den Themen, die uns noch heute beschäftigen. Und ab Ende November wegen den Skulpturen Luginbühls, die das Espace noch viel voller und vielseitiger machen werden“.

Kommunikationsprobleme bei den Kommunikationswissenschaftlern

Es begann chaotisch, das Herbstsemester 2010. Die MuKw-Studienanfänger starteten ohne Studienberatung ins Semester - Daniel Beck wurde überraschend seines Postens enthoben. Spectrum fragte nach: Was ist passiert? Und wie geht es jetzt weiter?

VON MAJA HORNIK

Es ist alles eine Frage des Augenblicks. Ein Augenblick kann über vieles entscheiden, und wenn er verpasst wird, hat das zumeist unangenehme Konsequenzen. So geschehen im Fall von Oberassistent Daniel Beck, der urplötzlich seines Postens als Studienberater der Medien- und Kommunikationswissenschaften enthoben wurde - und zwar am 20. September, dem ersten Tag des neuen Semesters.

Kommunikationsprobleme?

Die Studienanfänger staunten nicht schlecht, als ihnen morgens während des Welcome Days der Fakultät eröffnet wurde, sie hätten zum Start ihres Bachelor- oder Masterstudiums keinen Studienberater. Die Stelle sei vakant, hiess es. Am Nachmittag dann dürften die meisten von ihnen gar nichts mehr verstanden haben, als Daniel Beck sich an der Begrüssungsveranstaltung, geführt von Departementspräsident Louis Bosshart, als Studienberater vorstellte. "Die Verwirrung stand ihnen ins Gesicht geschrieben", rekapituliert Studierendenvertreter Sandro Cramerer im Gespräch mit Spectrum. Auch Daniel Beck war etwas verwirrt, als er beim Verlassen des Unigebäudes seinen Namen auf dem Informationsplakat des Dekanats überklebt vorfand. Die offizielle Amtsenthebung geschah schriftlich, in Form eines Emails des Dekans Marino Widmer an Louis Bosshart, das dieser jedoch erst am folgenden Morgen erhielt. "Ich hatte und habe bis heute keinerlei offizielle Informationen erhalten. Mit mir persönlich hat niemand vom Dekanat gesprochen", so der etwas düpierte Beck. Ist in der Fakultät, die unter anderem Studierende zu Spezialisten für Kom-

munikation ausbildet, selbige etwa schief gelaufen?

Alles zum Vorteil von Daniel Beck?

Die Entscheidung, Daniel Beck seines Postens als Studienberater zu entheben, geht auf den 28. Oktober 2009 zurück. An der damals tagenden Fakultätsratssitzung wurde Daniel Beck eine Verlängerung seiner Tätigkeit als Oberassistent gewährt, die eigentlich im April 2010 laut Vertrag ausgelaufen wäre. Mit dem Entscheid folgte jedoch die Auflage, Daniel Beck von allen administrativen Aufgaben zu befreien. Er legte die Betreuung der Webseite des Departements nieder, reduzierte sein Pensum bei der Betreuung der Abschlussarbeiten und sollte auch als Studienberater abgesetzt werden. Dies geschah zu seinem Vorteil, erklärte Dekan Widmer in einem Email an Spectrum und führt aus: "Daniel wurde damit die Möglichkeit gegeben, sein Forschungsdossier zu komplettieren. Gleichzeitig wurde ihm damit genügend Zeit eingeräumt, sich nach einer neuen Stelle umzusehen, bevor sein Vertrag mit der Universität Freiburg ausläuft."

Der ungünstigste Zeitpunkt überhaupt

Fakt ist: Daniel Beck blieb vorerst im Amt, da kein Nachfolger für ihn benannt wurde. "Weil keine Reklamationen vorlagen, habe ich dem Traktandum, einen Nachfolger zu benennen, nicht erste Priorität eingeräumt, zumal das Pflichtenheft eines Oberassistenten eine zehnpromtente administrative Tätigkeit vorsieht", erklärt Louis Bosshart und fügt hinzu: "Daniel hat seinen Job sehr gut gemacht. Es hat immer gut funktioniert und ich hatte noch andere Baustellen zu beheben. Ich bin auch von einem still-

schweigenden Einverständnis der Beteiligten ausgegangen, weil eben alles bestens lief." Das Schreiben vom 20. September, Beck mit sofortiger Wirkung vom Posten des Studienberaters zu entheben, kam also auch für Herrn Bosshart "aus heiterem Himmel und zu einem sehr ungünstigen Zeitpunkt". Schliesslich wird gerade zum Semesterbeginn jemand benötigt, der die Neuankommlinge berät. Warum Beck gerade zu diesem Zeitpunkt seines Postens enthoben wurde, ist nicht bekannt. Spectrum weiss aber, dass eine Woche vor Semesterbeginn der Dekanatsrat eine Sitzung hatte - Departementspräsident Louis Bosshart war dort nicht zugegen.

Eine wichtige Frage bleibt

Viel wichtiger jedoch scheint die Frage, warum man Daniel Beck nicht im Amt lassen möchte, zumal er dieses seit fünf Jahren mit Überzeugung ausübt und somit mehr als nur kompetent genug dafür ist. "Ich mache die Arbeit gern und sehe sie sogar als zusätzliche Qualifikation. Und dadurch, dass ich sehr viel Erfahrung habe, kann ich diese Aufgabe sehr effizient bewältigen, so dass ich sie nicht als Behinderung meiner Forschungstätigkeit ansehe", sagt er selbst. Das Dekanat hingegen - von Daniel Beck über dessen Standpunkt unterrichtet - beharrt auf seinem Entscheid. Zwar darf Beck noch bis Ende des Herbstsemesters ad interim im Amt bleiben - dann aber muss ein Nachfolger aus den Reihen der Professorenschaft ernannt und eingearbeitet worden sein. Eine erneute Nominierung bleibt Beck verwehrt. Am 9. November entscheidet der Fakultätsrat, wer den Posten der Studienberatung ab Anfang 2011 übernehmen wird.

Was man an der Uni lernt

Kürzlich kommt meine kleine Cousine zu mir und fragt mich gerade heraus: „Du, du bist doch an der Uni was macht man denn da?“. Ich muss grinsen weil ich mich manchmal genau das auch selbst frage. Dann antworte ich ihr aber: „Man studiert.“ „Was meinst du mit studieren und was studiert man denn?“ löchert sie mich weiter. Schon bereue ich es, ihr auf die erste Frage geantwortet zu haben, da ich eigentlich hätte ahnen können, dass es in einem Fragespiel enden würde, in dem ich nur verlieren kann. „Studieren heisst, man lernt und je nach dem welches Fach man gewählt hat, lernt man Dinge die zu diesem Fach gehören“, antworte ich ihr. „Ach so...“ meint sie und schaut mich immer noch fragend an. Die Antwort war wohl nicht ausreichend, aber etwas besseres fällt mir trotz meiner universitären Geschultheit nicht ein.

Die Frage beschäftigt mich jedoch trotzdem irgendwie immer noch und so frage ich mich, was man an der Uni eigentlich wirklich lernt. So vage erinnere ich mich an einige Themen vergangener Seminare und Vorlesungen. Doch ist das wirklich alles was einem bleibt nach absolviertem Schulbankdrücken? Ein geistiger Muskelkater der einen an vergangenes Hirntraining erinnert? Wohl kaum. Denn nach einiger Akrobatik im Oberstübchen bringe auch ich einiges an Gelerntem zusammen. Hier eine Liste. Man lernt:

- Kaffee mit der Konsistenz von Joghurt als Kalaschnikow im Kampf gegen den Augenschliessmechanismus einzusetzen.
- sich montags eine Riesenpfanne Reis zu kochen um sich bis mittwochs von Reissalat, Paella, Risotto oder Milchreis zu ernähren.
- Prioritäten so zu setzen, dass man sich vornimmt alles

auf einmal zu erledigen und dann bis zum Schluss doch nichts gemacht hat. **Marion Fux**

- das Vorurteil, Studierende seien nur dem Staat oder den Eltern auf der Tasche liegende Faulpelze zu bekämpfen, in dem man es zur Wahrheit macht.
- anstatt nach 8 Stunden Schlaf und einem Bierchen, nach 8 Bierchen und einer Stunde Schlaf in die Vorlesungen zu gehen bzw. zu wanken.
- kreative Ausreden für nicht gelesene Texte bei Wikipedia zu suchen
- keine Panik bei einer Wirtschaftskrise zu bekommen, da man ja bereits jahrelange persönliche Erfahrungen damit hat.
- ein „Plöffsackgesicht“ zu wahren, auch wenn man keinen blassen Schimmer von gar nichts hat.
- das Decodieren der Hieroglyphen unserer geliebten Dozierenden.
- dass Leo nicht der Stubentieger der Nachbarin ist
- dass man Übermüdung nicht als ernstzunehmende Krankheit einstufen kann und dafür leider kein ärztliches Zeugnis erhält.
- sich die Trägheit der Uni-Administration zu nutzen zu machen und die Schuld für Verpasste Fristen auf die Sekretärinnen zu schieben.
- sich den Stundenplan so zusammen zu stellen, dass man morgens nicht vor 10.00 Uhr an der Uni sein muss und dann noch eine Verspätung von 10 Minuten hat. (Für passende Ausreden siehe Wikipedia)

Und was fällt auf an dieser Liste? An der Uni lernt man vieles. Das wenigste davon jedoch im Hörsaal.

Schwache treten noch Schwächere

Wütend sind sie, die Amerikaner. Der von Obama angekündigte „Sommer des wirtschaftlichen Aufschwungs“ ist ausgeblieben. Die hohe Arbeitslosigkeit und rückläufige Löhne schüren die Angst der Mittelschicht vor sozialem Abstieg. In einer solchen Situation müsste die sozialliberale Politik der Regierung inklusive Krankenversicherung und gigantischen Konjunkturprogrammen auf fruchtbaren Boden fallen. Doch der Volkszorn richtet sich nicht gegen die Ausbeuter in den Chefetagen. Es ist der progressive Präsident, der abwechselnd mit Hitler, Stalin und Bin Laden verglichen wird, was alles über das intellektuelle Niveau der Tea-Party-Bewegung aussagt. Die verängstigten Kleinbürger treten auf diejenigen ein, die auf der sozialen Skala noch weiter unten stehen. So schickt die Tea-Party in New York einen Kandidaten ins Rennen, der Sozialhilfeempfänger zwingen will, ihr Geld in einem Gefängnis abzuholen. Zudem ist offener Rassismus gegen Schwarze wieder salonfähig. Die aggressiven Radiotalker und die TV-Hassprediger von Fox News spielen eine unrühmliche Rolle bei der Entsolidarisierung der amerikanischen Gesellschaft.

Doch nicht nur in den USA hat ein sozialdarwinistisches Menschenbild Hochkonjunktur. Ungarn beispielsweise wurde die letzten Jahre an den Rand des Staatsbankrotts

getrieben, worunter die breite Bevölkerung leidet. Als Sündenböcke für die Misere müssen die meist von staatlicher Zuwendung lebenden Roma, sowie die „ins Becken der Ungarn pinkelnden“ Juden herhalten. Die wie ein nationalsozialistischer Sturmtrupp auftretende Ungarische Garde schreckt nicht vor organisierten Massenausschreitungen gegen Minderheiten zurück. Hauptverantwortlicher für dieses bedenkliche gesellschaftliche Klima ist Viktor Orbán, der mit seiner rechtskonservativen Fidesz-Partei seit Mai mit einer Zweidrittelmehrheit regiert. Der von Experten als ungeheuer rachsüchtig beschriebene Orbán beschimpft politische Gegner als „Landesverräter“ und droht ihnen mit Strafverfolgung und Gefängnis. Zudem denkt er laut über ein autoritäres Präsidialsystem nach. Und in Orbáns Partei gibt es Kreise, die mit ihren Ausfällen gegen Juden und Roma sowie mit territorialen Revisionsgelüsten gegenüber den Nachbarstaaten kaum noch von den Rechtsextremen unterscheidbar sind. Zum Glück ist Ungarn in der EU. Brüssel kann einfach den Geldhahn zudrehen, sollten die unheimlichen Patrioten das kulturell hoch entwickelte und traditionell gastfreundliche Land in einen faschistischen Staat umzubauen versuchen.

Niklas Zimmermann

Etudiants, à vos fourchettes!

Tous les conseils et astuces de Nathalie Capt-Pasquier, diététicienne à Fribourg, pour manger sainement et surtout avec plaisir lorsqu'on est étudiant.

PAR AURÉLIE GIGON / PHOTO DE AUDREY MOLLIET

S'il y a un mythe qu'on a bien du mal à casser, c'est que la combinaison *étudiants* et *alimentation* rime plutôt avec soirée pizzas et *fast food* qu'avec petits plats sains et raffinés. Les étudiants seraient-ils si peu soucieux de ce qu'ils mangent? La *junk food* serait-elle devenue leur mode d'alimentation de prédilection?

«Je n'y crois pas,» rétorque Nathalie Capt-Pasquier, diététicienne à Fribourg, «les jeunes aiment manger et ont du plaisir à bien manger». Elle nuance: «Lorsqu'on étudie, un mode de vie nous est imposé: il faut tout gérer soi-même, souvent avec un budget limité, un emploi du temps chargé, etc. Il n'est pas facile de coordonner ces paramètres avec un mode alimentaire sain. Les études, c'est aussi une période où l'on fait ses expériences, mais je remarque qu'au final, au niveau alimentaire, les jeunes reviennent aux valeurs que leur ont enseignées leurs familles.»

Objectif: manger équilibré

Pour manger sainement lorsqu'on est étudiant, il suffit de s'inspirer des recommandations nutritionnelles usuelles: manger équilibré. «Un étudiant qui prépare un examen, du point de vue nutritionnel, c'est comme un sportif,» explique Nathalie Capt-Pasquier. «Avant la compétition, un sportif va manger des pâtes. Pour les étudiants, c'est pareil, il ne faut pas négliger les hydrates de carbone. Dans une journée, il importe de manger des farineux à chaque repas, ainsi que des fruits et légumes, et d'avoir un apport en protéines, sous forme de viande, poisson,

œufs, produits laitiers ou légumineuses (lentilles, haricots, pois chiches). Sans oublier de boire suffisamment, c'est extrêmement important.»

La diététicienne précise: «On peut manger un sandwich ou un McDo sur le pouce à midi, pas de souci. Le soir, on peut compenser avec plus de légumes. Il faut souligner que l'équilibre alimentaire doit être un objectif à atteindre dans la journée, voire même dans la semaine: il n'est pas impératif que chaque plat soit parfaitement équilibré.»

Des farineux à chaque repas

«Le cerveau est un organe qui a besoin d'un carburant: le sucre. Pour se le procurer, on peut manger des produits sucrés, dont l'effet retombe très vite, ou des farineux, qui sont des sucres complexes. Ne manger que des légumes à midi, c'est le meilleur moyen d'avoir des fringales et de grignoter,» expose Nathalie Capt-Pasquier. Des farineux, tels que du pain, des pâtes, du riz, des céréales ou de la polenta, doivent ainsi être consommés à chaque repas.

En outre, il est recommandé de consommer du poisson deux fois, et de la viande deux à trois fois par semaine. «Pour les personnes qui n'en mangent pas, il est important de prendre beaucoup de produits laitiers et d'œufs,» conseille l'experte en diététique. «Pour les végétaliens, il faut en plus associer les légumineuses à des céréales. Mis ensemble, ils forment un puzzle complet au niveau des acides aminés, ce qui permet aux protéines d'être utilisées prioritairement par l'organisme.»

«Manger cinq fruits et légumes par jour est un objectif, ce n'est pas toujours possible,» explique Nathalie Capt-Pasquier. «Il faut savoir qu'une unité, c'est environ la grosseur d'un poing, donc si on mange une grosse salade, cela vaut comme deux légumes.» La diététicienne souligne encore l'importance des fruits: «Les vitamines C sont primordiales, surtout pour les fumeurs, qui ont des besoins plus importants que le reste de la population. Et pour ceux qui n'aiment pas les fruits, boire des jus de fruits est un bon complément.»

Manger à sa faim

Point central du discours de la diététicienne: manger à sa faim. «Nous vivons dans une société conditionnée pour trop manger. Chaque repas devrait être pris lorsqu'on ressent la faim. Concernant les quantités, il s'agit de se fier au pilote automatique intrinsèque. On peut être rassasié avec un estomac à deux tiers plein, ou à trois quarts. La quantité qu'il faut manger chaque jour n'est pas fixe, elle dépend de ce que l'on dépense. Chacun doit être à l'écoute de son corps et de sa faim. C'est particulièrement valable pour les étudiants, qui sont concentrés sur ce qui se passe dans leur tête, et moins sur les besoins de leur corps.»

Pour ceux qui n'arrivent rien à avaler le matin, inutile de se focaliser sur l'importance du petit-déjeuner. Selon Nathalie Capt-Pasquier, «on peut très bien repousser le moment où on mange quelque chose dans la matinée. Je recommande de prendre quand même une boisson le matin, mais il est évident qu'il ne faut pas se forcer à manger.»

Stop aux privations

Les études de comportement le prouvent, l'être humain est incapable de manger à bonne dose un aliment dont il pense du bien et du mal à la fois. «Si on culpabilise en mangeant du chocolat, par crainte de grossir, on se dit que c'est la dernière fois... et on finit la plaque,» commente notre diététicienne. «Lorsqu'on se restreint, ou lorsqu'on saute un repas, on finit par craquer, tôt ou tard. On régule son poids en mangeant à sa faim, et non en se restreignant. Les régimes, c'est la meilleure façon de grossir!»

Le grignotage durant les intercourts n'est pas forcément dramatique. Nathalie Capt-Pasquier nuance: «Cela dépend avant tout de ce que l'on mange. Les produits sucrés ne doivent pas être consommés en abondance, au détriment d'autres aliments plus intéressants nutritionnellement. Il faut varier les collations: des fruits, du pain, etc.» D'autre part, si on grignote tout le temps, on n'a plus la sensation de faim et il devient

difficile de se réguler. Il faut donc éviter de manger à chaque pause et favoriser plutôt les boissons.

Astuces pour les petites bourses

«Notre environnement nous influence,» note Nathalie Capt-Pasquier. «S'il y avait des pommes dans les distributeurs, on mangerait des fruits au lieu de chocolat. Pour améliorer la qualité de notre alimentation, il suffit de s'organiser. Prendre un fruit avec soi en allant aux cours est une solution à la fois économique et intéressante nutritionnellement.»

Les étudiants qui ont un petit budget peuvent également jouer sur les promos au supermarché. «Mais attention,» prévient la diététicienne, «lorsqu'on se sert dans un gros paquet, on a tendance à manger plus. Une astuce est de répartir l'aliment dans plusieurs petites boîtes.» Au fond, il n'est pas si difficile de se nourrir sainement, même lorsqu'on est étudiant. Alors appliquons l'adage *Mens sana in copore sano* et croquons la vie à pleines dents!



Les aliments pour des étudiants plus performants

Pour améliorer la capacité de concentration et la mémoire, certains aliments peuvent s'avérer de très bons amis pour les étudiants. Notre experte, Nathalie Capt-Pasquier, conseille avant tout de manger des farineux complets, qui apportent des minéraux importants tels que le magnésium. De même, les acides gras de la famille des oméga 3, comme l'huile de colza, ainsi que les noix, noisettes et amandes, sont d'excellents carburants pour notre cerveau. «Le cerveau est le deuxième organe le plus riche en graisse,» souligne la diététicienne, «il ne faut donc pas avoir peur de consommer de bonnes graisses comme celles qu'on trouve dans les huiles d'olive ou de colza. Manger la salade sans sauce, par exemple, c'est une absurdité.»

Enfin, les fruits secs, ou encore les suppléments alimentaires tels que les germes de blé ou la levure de bière, à ajouter soit dans des yaourts, soit dans des salades, peuvent également contribuer à favoriser la mémoire. Finalement, il importe de bien boire, ce qui évite les maux de tête par exemple. /AG

Les aliments stimulants: bon plan de secours ou stratégie à bannir?

Parmi la catégorie d'aliments dits stimulants, les boissons à base de caféine sont sans doute les plus consommées. D'où nous viennent ces habitudes? Ces boissons produisent-elles vraiment l'effet recherché? Lumière sur ces «potions magiques» auxquelles bon nombre d'étudiants ont recours. **PAR SOPHIE GENEUX / ILLUSTRATION DE MARINA SPARTI**

Les études requièrent l'exploitation intensive de nos compétences intellectuelles, ce qui mène souvent à la fatigue et à la saturation. La consommation d'aliments stimulants peut être perçue comme une solution. Toutefois, il existe de nombreuses idées reçues concernant la caféine et avoir recours à cette substance pour être plus performant n'est pas forcément une stratégie efficace. Adopter une alimentation saine et variée s'avérerait être une bien meilleure méthode pour aider à affronter les défis divers que l'on rencontre durant le semestre.

La caféine à l'Université

À l'Université de Fribourg, les points de ravitaillement pour étudiants avides de caféine ne manquent pas. À Miséricorde, il existe trois lieux où sont proposés thé

ou café. À la mensa et à la cafétéria des Lettres se trouvent des machines à expresso et du thé en sachet, alors qu'à la cafétéria située au rez du bâtiment quatre, des machines automatiques servent différentes boissons instantanées, moins bonnes, mais meilleures marché. Quoi qu'il en soit, le nombre d'étudiants se rendant sur ces lieux entre les cours témoigne du fait que ces boissons sont très appréciées, que ce soit pour leur goût ou leurs effets.

Un peu d'histoire

Si les boissons contenant de la caféine font aujourd'hui partie de notre quotidien, cela n'a pas toujours été le cas. Les Européens découvrent le café pour la première fois vers 1550. Par la suite, le breuvage devient à la mode, mais reste réservé aux classes aisées. Puis, à partir

du XVIIIe siècle, la culture du café se répand à tous les peuples européens.

Le thé, quant à lui, est cultivé en Chine depuis environ 5'000 ans. Mais, en Europe, on n'en entend parler qu'à partir du XIVe siècle. Dès le milieu du XIXe, les Anglais se mettent à faire sécher et fermenter le thé qu'ils cultivent dans leurs colonies, produisant ainsi le thé noir.

Le Red Bull, pour sa part, a une histoire qui fait beaucoup moins rêver. En 1982, Dietrich Mateschitz, un homme d'affaire autrichien, a l'idée de commercialiser les boissons toniques, déjà très populaires en Asie. Il lance le Red Bull cinq ans plus tard. Une nouvelle boisson apparaît alors sur le marché européen et une nouvelle catégorie de boissons est créée.

Etudiants et caféine: l'avis de deux consommatrices

Une étudiante de l'Université de Fribourg nous confie ses habitudes de consommation. «Je bois souvent du café lorsque j'ai un coup de fatigue. Ce n'est pas trop fort et c'est délicieux. En revanche, je ne bois du Red Bull que dans les cas extrêmes, comme après une nuit blanche. J'essaie de ne pas m'y habituer, car je connais des gens qui en boivent chaque jour et qui ne peuvent plus s'en passer. Parfois, je bois du maté, une boisson très consommée en Amérique du Sud. Le maté ressemble un peu au thé vert et a des effets bénéfiques similaires sur le corps, mais il contient beaucoup de caféine. Là-bas, se réunir autour d'une tasse de

maté est un rituel. Pour ma part, j'aime en boire quand je dois étudier: contre la fatigue c'est assez efficace.»

Une autre étudiante confie qu'elle affectionne le café. «J'ai l'impression que cela ne produit pas vraiment un effet, c'est surtout psychologique. Boire un café est presque un rituel social et c'est très convivial. Je bois en général entre deux et quatre cafés par jour. Un aliment que je consomme souvent pour me stimuler est le chocolat. J'en mange lorsque j'étudie, car j'ai l'impression que cet aliment est efficace contre la fatigue et la dépression.» /SG



Afin de distinguer le vrai du faux autour de ces breuvages caféinés, nous avons demandé à Nathalie Capt-Pasquier, diététicienne diplômée, de nous livrer son avis sur le sujet.

Quels sont les bienfaits des boissons stimulantes à base de caféine?

La caféine n'a pas d'effet bienfaisant sur le corps. Quand on n'en consomme pas régulièrement, elle a un effet psychostimulant, mais on perd cet effet si l'on prend l'habitude d'en consommer. Le café et le thé sont des boissons qui devraient plutôt être consommées pour le plaisir.

Laquelle de ces boissons faudrait-il privilégier ou, au contraire, bannir?

Les boissons énergisantes comme le Red Bull devraient être consommées avec modération. Leur teneur en caféine est supérieure à une tasse de thé ou de café et le risque de dépendance est plus marqué. Ces breuvages peuvent constituer une alternative de secours dans des situations ponctuelles, mais ne devraient en aucun cas constituer une stratégie de fond. Du point de vue santé, on ne peut pas recommander l'utilisation de ces boissons. Pour être en forme, le plus important est de fournir au corps les carburants nécessaires, comme les hydrates de carbone, et de bien s'hydrater.

Quels méfaits la caféine peut-elle avoir?

Elle entraîne une dépendance, des palpitations cardiaques, de la nervosité et une déshydratation. De plus, elle augmente

la tension artérielle, stimule le système nerveux central, ce qui risque de contre-carrer les besoins corporels en terme de repos. Si on a l'habitude d'en consommer de manière régulière, on peut avoir des maux de tête dus au manque lorsqu'on cesse cette habitude. Les personnes plus jeunes seront beaucoup plus vite dépassées par l'effet de la caféine que les adultes. Le fait d'y croire peut nous suffire, c'est l'effet placebo. Le café a des représentations très fortes, mais l'effet n'est pas là. Il fait partie de nos habitudes, mais il faudrait plutôt le consommer pour le plaisir que pour son effet. Il faut aussi noter que, contrairement aux idées reçues, la caféine ne brûle pas les graisses.

Quels conseils donnez-vous concernant la consommation de ces boissons?

Tout dépend de la dose. Quatre tasses en moyenne par jour constituent une

consommation non excessive, mais boire plusieurs cannettes de Red Bull peut couper la faim: un tel *shot* de caféine associé au sucre contenu dans ces boissons réduit l'appétit et il est facile d'oublier de manger de bons carburants pour rester performant et en forme. Un café infusé contiendra plus de caféine qu'un café serré. À l'inverse, un thé plus infusé contiendra moins de caféine, parce qu'elle est capturée par les tanins.

Que peut-on faire d'autre pour augmenter nos capacités?

Ce qui compte est de bien construire ses repas. Il faut avoir une alimentation variée. Un équilibre global est nécessaire pour bien nourrir le cerveau et l'ensemble de l'organisme. Une personne anorexique par exemple, se sentira en pleine forme au début, mais avec le temps elle n'aura plus de carburant pour un fonctionnement performant de son cerveau. Il ne faut pas non plus avoir un équilibre trop rigide et figé. Tous les aliments sont de potentiels bons aliments.

Un dernier conseil?

Les étudiants devraient surtout penser à manger des sucres complexes, assez de fruits et légumes et à bien boire, comme les sportifs en fait. Ils prennent souvent un *shot* de sucre, ce qui n'est pas très efficace, car l'effet ne dure pas. Beaucoup ne veulent pas manger de farineux par peur de grossir, c'est une erreur.

Voir aussi l'article en pages 8 et 9.



Photo: Amy K. Nguyen

Neuer Basketballtempel für Freiburg

Die neue Basketballhalle St. Léonard wurde im Juli 2010 unter grosser Vorfreude, hohen Erwartungen und Hoffnungen eröffnet. Nicht nur soll sie als Zeichen des Fortschritts im Schweizer Basketballsport dienen, sondern Fribourg Olympic, dem einstigen nationalen Primus, den Titel zurück ins Üechtland bringen.

TEXT VON DOMINIC GRAF

Der ganze sportliche Stolz der Freiburger gehört dem Eishockeyverein Fribourg Gottéron, könnte man meinen. Doch mit den Basketballern von Fribourg Olympic hat die Stadt einen Spitzenverein, der den harten Jungs auf dem Eis in Nichts nachsteht und was den sportlichen Erfolg betrifft sogar weit voraus ist. Mit 15 Schweizer Meistertiteln (zuletzt 2008) und neun Pokalsiegen, stellt Fribourg Olympic das erfolgreichste Schweizer Basketballteam der letzten 30 Jahre und bildet das Zentrum des nationalen Basketballs. Entsprechend war es nun auch an der Zeit, dass dieses Zentrum eine neue, würdige Stätte bekommt, die den hohen Ansprüchen gerecht wird und den Fortschritt dieses Sports in der Schweiz widerspiegelt.

Umzug von 'altehrwürdig' zu 'top-modern'

Seit 1982 nannte Fribourg Olympic die Sporthalle Ste. Croix seine Heimat. In dieser altehrwürdigen Halle, die zum Kollegium Heilig Kreuz gehört und bis zu 2600 Menschen unterbringen kann, feierten die Freiburger Basketballer etliche Erfolge und nahmen zahlreiche Pokale entgegen. Deshalb fällt der Abschied für den Verein und seine Fans auch nicht gerade leicht. Doch nebst dem weinenden Auge lacht das andere. Denn die Vorfreude auf die brandneue Halle überwiegt und schürt die Hoffnung, nach zwei Jahren ohne Titel wieder ganz oben zu stehen. Die Voraussetzungen, die der neue Tempel bietet, könnten besser nicht sein. Das 16,7 Mio.

Franken teure Projekt, das in nur 13 Monaten aus dem Boden gestampft wurde, lässt nicht nur das Herz der Sportbegeisterten hüpfen, sondern auch das der technisch Interessierten. Direkt neben dem Eisstadion von Fribourg Gottéron gelegen, imponiert die Halle mit ihrer Südfront, die komplett mit Solarzellen verkleidet ist und den gesamten Strom für die Anlage liefert. Auch das Innere lässt sich sehen. Zwei ausfahrbare Tribünen verwandeln die Dreifachhalle innert Kürze in ein Stadion für rund 3300 Basketballfans. Doch nicht nur die Fans kommen in dieser Halle auf ihre Kosten, sondern vor allem auch die Spieler. Perfekte Trainingsbedingungen, ein moderner Kraftraum sowie Ruhe- und Erholungsräume erleichtern den Profis das Leben. Somit überrascht es nicht, dass die neue St. Léonard-Halle zum offiziell-

len nationalen Basketballzentrum erkorren wurde, in welchem die Schweizer Nationalmannschaft regelmässig gastiert, sowie das alljährliche Finale des Schweizer Cups ausgetragen wird.

Schweiz als Niemandland für professionellen Basketball

Nach wie vor zählt professioneller Basketball nicht zu den beliebtesten Sportarten in der Schweiz. Gründe dafür gibt es verschiedene. Sei es, weil König Fussball, Eishockey, Tennis, Skirennfahren, Radsport, Reiten, Formel Eins oder das auf einmal so populäre Schwingen ein so grosses Spektrum der Schweizer Sportlandschaft abdecken, in welcher der Basketball seinen Platz gezwungenermassen nur am äussersten Rande einnehmen kann. Oder sei es aufgrund des medialen Desinteresses oder der vermeintlich



Foto: Fabrice Temperli



fehlenden Attraktivität. Klar ist, dass dieser hochgradig technische, Feinmotorik mit Kraft und Athletik verbindende Sport, eigentlich zu den beliebtesten Freizeitsportaktivitäten in der Schweiz zählt. In jeder Turnhalle und auf jedem Pausenplatz finden sich Basketballkörbe und Spielfelder. Sobald es aber um die professionelle Ausrichtung dieses Sports geht, scheint das Interesse von Herr und Frau Schweizer zu verfliegen oder sich zumindest über die Landesgrenzen zu verschieben. Während der Basketball in Deutschland, Spanien, Osteuropa und vor allem in den USA schon beinahe eine Religion ist, interessiert man sich hierzulande lieber für die letzte Niederlage der Schweizer Fussballnationalmannschaft, den x-ten Grand-Slam-Sieg Roger Federers oder die stylische Sonnenbrille von Simon Ammann. Mit neuen, modernen Infrastrukturen sowie professioneller Organisation ist der Schweizer Basketball zwar auf einem guten Weg, sich auch etwas vom nationalen Sporttrampenlicht zu erhaschen, steht aber weiterhin vor einigen Problemen, die diesen Weg steiniger machen, als er sein müsste.

Von anspruchsvollen Fans und grossen finanziellen sowie sportlichen Gefällen

Fribourg Olympic gilt nicht nur als der erfolgreichste, sondern auch als der bestorganisierte Basketballverein der Schweiz. Die neue Heimstätte ist daher

eine logische Konsequenz des angestrebten Fortschritts des Vereins. Im Gespräch mit dem ehemaligen Spieler und BWL-Master Absolventen Malte Laass erzählt ein Insider, was er von der neuen Halle erwartet und auf was man trotz aller überschwänglichen Vorfreude auf den neuen Spieltempel achten sollte. Über drei Jahre lang, bis 2009, hat der 195cm grosse Berliner bei den Olympischen in Freiburg seine Brötchen verdient und damit sein Studium finanziert. Auf die Frage, was er von der neuen St. Léonard-Halle halte und welche Erwartungen er daran habe, hebt er die neuen, verbesserten Trainingsbedingungen hervor. Während die Spieler zu seiner Zeit zwischen Trainingsplatz und Krafraum hin und her pendeln mussten, wird dies in der neuen Halle vereint. Dies sollte die Qualität des Teams noch verbessern, künftige Siege garantieren und vielleicht sogar den Meistertitel zurück nach Freiburg bringen. Was die Atmosphäre in der neuen Arena betrifft, kann er nur spekulieren und bleibt dabei eher skeptisch. Denn schon in der alten Ste. Croix-Halle war die Stimmung nicht immer überschwänglich. Die Freiburger Fans seien, so Laass, zwar sehr treu und oft zahlreich erschienen, jedoch sehr anspruchsvoll und nur schwer zu begeistern. Da die St. Léonard-Halle noch mehr Zuschauer fassen kann, bestehe die Gefahr, dass die Atmosphäre unter der Grösse der Halle leidet. Dies sollte jedoch auch Ansporn für die Spieler sein,

noch attraktiver und spektakulärer zu spielen, um die Massen zu begeistern und das Stadion in einen Hexenkessel zu verwandeln.

Über die Probleme des Basketballs in der Schweiz generell erklärt Malte Laass, dass das grosse finanzielle Gefälle zwischen den verschiedenen Vereinen das momentan grösste Problem darstellt. Während einige Vereine, wie der aktuelle Meister, die Lugano Tigers, ein millienschweres Budget und ein mit Stars gespicktes Team aufweisen können, kämpfen andere mit existentiellen Problemen und können sich kaum professionelle Spieler leisten. Dass sich dies auch auf die sportlichen Erfolge auswirkt, ist eine Konsequenz, die dem Sport schadet und die Attraktivität der meisten Spiele mindert. Durch Sponsoren und Mäzene sollte diese Kluft überwunden und der professionelle Basketball in der Schweiz anziehender gemacht werden.

Eine neue Basketballhalle macht dabei sicherlich schon einen Anfang, jedoch ist es noch ein langer Weg, bis diese Sportart auf das Interesse der Schweizer Bevölkerung trifft. Gespannt wird nun auf das erste Heimspiel von Fribourg Olympic hin gefiebert und gehofft, dass sich Malte Laass' Befürchtungen nicht bewahrheiten und die St. Léonard-Halle zum Hexenkessel wird, der die Gegner das Fürchten lehrt und den Freiburgern weitere Siege und Titel beschert.

Die Alumni, wertvoller Schatz der Universität

Der Hochschulverein der Universität Freiburg fördert mit einem grossen und gut organisierten Netzwerk nicht nur die Entwicklung der Alma Mater, sondern hält auch die Bindung seiner Mitglieder zur Universität aufrecht.

VON ANDREA BEELER

Im Jahr 1891, kurz nach der Entstehung der Universität Freiburg, gründete der Zentralpräsident des Schweizerischen Studentenvereins, Anton Augustin, den Hochschulverein Freiburg. Hauptanliegen des Zusammenschlusses von Ehemaligen und Freunden der Alma Mater, war „die moralische und materielle Unterstützung der Universität Freiburg“. Sodann wuchs der Verein mit der Universität - und umgekehrt. Gerade in Zeiten, als die Politik der Universität nicht viel Geld zusprach, spielte das Engagement der Alumni eine bedeutende Rolle. So wäre der Bau der Miséricorde ohne die finanzielle Unterstützung des Hochschulvereins wohl kaum möglich gewesen. Ebenso beteiligt war der Verein an der Bücheranschaffung für die Universitätsbibliothek und am Bau von weiteren neuen Gebäuden, dem botanischen Garten und zuletzt dem Weiterbildungszentrum.

Vorteile für Mitglieder und Studierende

Stolze 3200 Mitglieder zählt zurzeit der Hochschulverein, dem sich ehemalige Studierende der Universität Freiburg und aussenstehende Interessierte gegen eine jährliche Gebühr von 50 Franken anschliessen können. Mit diesem Geld können Projekte zugunsten der Universität finanziert werden. Im Gegenzug profitieren die Mitglieder von einer Reihe Dienstleistungen, welche die Verbindung zur Alma Mater fördern sollen. Darunter fallen beispielsweise der Zugriff auf das Mitgliederverzeichnis, verschiedene Regionaltreffen und Kongresse oder der gratis Versand der Zeitschrift

Universitas. Neu vergeben die Alumni ausserdem eine lebenslang gültige Email-Adresse, die es erlaubt, auch nach Studienabschluss mit ehemaligen Kommilitonen/-innen problemlos per Mausclick in Kontakt zu bleiben.

Nicht nur die Vereinsmitglieder, sondern auch die aktiven Studierenden profitieren auf vielfältige Weise vom Hochschulverein. Verschiedenste Projekte von und für Studierende werden finanziell von den Alumni unterstützt, unter anderem die Diskussionsabende „Les 4 vents“, ein Film der Unicam und das Spectrum. Ebenso sind hin und wieder kleine Studententjobs für administrative Arbeiten bei den Alumni zu ergattern. Nicht zu vergessen sind regelmässig organisierte Treffen, wo sich Studierende mit Ehemaligen austauschen und so wichtige Netzwerke für spätere Berufsmöglichkeiten aufbauen können.

Ein dynamischer Verein

Der 15-köpfige Vereinsvorstand besteht nicht etwa aus Pensionierten, sondern aus mitten im Berufsleben stehenden Ehemaligen, die sich ehrenamtlich und mit viel Einsatz für die Alumni engagieren. Aus verschiedenen Teilen der Schweiz stammend, gewährleisteten sie eine schweizweite Vernetzung. Bei der Verwaltung des Vereinsvermögens und der Leitung des Vereins sieht sich das Komitee ständig mit der Frage konfrontiert, wie man den Bedürfnissen der Mitglieder und der Universität gerecht werden kann. Als grösste zukünftige Herausforderung nennt Geschäftsführerin Anne-Véronique Wiget-Piller „den

Übergang von einem Unterstützungsverein in eine Dienstleistungsgesellschaft“. An Ideen für neue Projekte mangelt es bestimmt nicht. Diskutiert wird eine jährliche Alumni-Tagung, an der hochkarätige Referate geboten werden und sich Ehemalige wie aktive Studierende treffen und austauschen könnten. Künftig sollen auch Masterstudierende intensiver in den Verein integriert werden. Bereits seit Beginn dieses Semesters stehen ihnen alle Dienstleistungen des Hochschulvereins kostenlos zur Verfügung. Durch diese dynamische Weiterentwicklung des Vereins soll gesichert werden, dass die Alumni auch weiterhin „ein wertvoller Schatz der Universität Freiburg“ bleiben.

Vernetzung auf Lebzeit

Junge Studienabgänger für den Verein zu gewinnen, ist nicht immer eine einfache Aufgabe. Nach Erlangung ihres Diploms folgen die meisten Studierenden dem Lockruf der grossen, weiten Welt und ziehen erst mal weg von Freiburg. Sind aber einige Jahre vergangen, erinnern sich viele Studierende gerne an ihre Studienzeit und möchten etwas von dem zurück geben, was sie von der Universität erhalten haben. Schliesslich bleiben viele Ehemalige durch die Mitgliedschaft im Hochschulverein lebenslang mit der Universität Freiburg verbunden.

Kontakt: Hochschulverein Freiburg
Miséricorde, Büro 4210
www.unifr.ch/alumni
Telefon: 026 300 70 33

Wollige Helden

Der Schäfer George Glenn wird eines schönen Morgens mit einem Spaten in der Brust aufgefunden. Tot, versteht sich. Seine Schafe beschliessen, getrieben von ihrem Gerechtigkeitssinn, den Mörder ihres Schäfers zu finden. Unter der Leitung des klugen Schafs Miss Maple fahndet die Herde auf Schafsart - unterbrochen von Fressen.

VON BIRKE TUNC

Das kleine Dorf Glennkill liegt im Irischen Nirgendwo. Ein idyllisches Plätzchen, könnte man sich denken. Aber, wie idyllisch konnte es in Glennkill schon zugehen, wenn man eines Tages den Schäfer George Glenn tot auf seiner Weide findet? Jedem, Mensch und Schaf, ist klar, dass der Spaten, der aus Georges Brust ragt, kein Zufall ist. Der Schäfer wurde ermordet. Georges Schafe sind entsetzt und berufen eine Konferenz: Die Herde nimmt den Fall in die eigenen Hufen und beschliesst den Mörder des Schäfers zu finden und zur Strecke zu bringen. Die Morduntersuchung wird geleitet vom klügsten Schaf Glennkills, manche behaupten sogar der ganzen Welt, Miss Maple.

Erste Verdächtige finden sie schnell: War es Lilly, die Frau mit den wirren roten Haaren, welche in den Dämmerungsstunden mit George für kurze Zeit im Schäferwagen verschwand? Kate, Georges Frau, war bestimmt nicht allzu glücklich über diese Tatsache und Eifersucht ist ja bekannterweise ein gutes Motiv. Oder vielleicht war es einer der drei Männer, die versucht hatten am Tag nach Georges Tod bei ihm einzubrechen? Der Abdruck eines Schafshufes auf dem Bauch von Georges Leiche deutet daraufhin, dass auch eines der Schafe etwas mit dem Mord zu tun haben könnte. Hängt der Abdruck vielleicht mit der Tatsache zusammen, dass George den schwarzen Widder Othello nachts aus dem Heuschuppen holte und irgendetwas mit ihm hinter dem Schäferwagen machte?

Krimi oder Liebesgeschichte?

Durch die Vorleseabende, die ihr Schäfer für sie veranstaltete, haben die Schafe vieles über die Menschen gelernt. Die Schafe wissen aus Liebesromanen, dass die Menschen von Eifersucht, Rache und Leidenschaft getrieben werden. In Kriminalromanen wurde erklärt, was ein Detektiv ist und was er zu tun hat, was einen Verdächtigen ausmacht und wie man mit Indizien umgehen muss.

Die Schafe können sich jedoch nicht entscheiden, ob die Geschehnisse zu einem Krimi passen oder vielleicht doch eher zu einer Liebesgeschichte. Die Verdächtigen und der brutale Mord deuten daraufhin, dass es sich hier um einen Krimi handelt. Die Dreiecksbeziehung zwischen George, Kate und Lilly ist aber ein Hinweis dafür, dass es eine Liebesgeschichte ist.

Mit dem Wissen, dass sich die Schafe durch die Bücher, die George ihnen vorgelesen hat, angeeignet haben, entlüften sie Geheimnisse um George und die Dorfbewohner und kommen so der Lösung des Falls immer näher.

Nächtliches Gras und das schöne Geld

Grasen tun die Schafe viel. Eigentlich machen sie nichts anderes als grasen. Einmal grasen sie sogar in der Nacht - das Highlight schlechthin für die Schafe. Süssklee, Blumen, würziges Gras und grossblättrige Kräuter sind dabei die Delikatessen. Wenn die Schafe mal nicht grasen, unternehmen sie nächtliche Ausflüge ins Dorf um Informationen über die Bewohner zu sammeln. Dabei

erfahren sie, dass die Menschen im Dorf George nicht mochten. Die Bewohner wollten Glennkill in einen Touristenmagneten verwandeln, aber George spielte nicht mit und war unhöflich zu den Touristen, beschimpfte sie sogar. So entging den Bewohnern eine sichere Geldquelle. Die Schafe schnappen auch Gerüchte darüber auf, dass George nebenbei noch mit Rauschgift gehandelt habe und so dem Image des Dorfes grossen Schaden zugefügt hat.

Kein Kinderbuch

Der Leser sollte sich nicht von der Tatsache in die Irre leiten lassen, dass auf dem Buchdeckel ein süsses Schäfchen abgebildet ist. Das Buch hat alles, was eine gute Geschichte braucht: Mord, Affären, Drogen und viele Geheimnisse. Die Sache mit den Schafen ist aber der zentrale Aspekt der Geschichte.

Die 35-jährige Leonie Swann hat vor fünf Jahren mit ihrem Erstlingsroman "Glennkill" einen lustigen Tierkrimi herausgebracht. Ein Meisterwerk der Literaturgeschichte ist es nicht: simple Sprache, fehlender Tiefgang und keine wirkliche Spannung in der Handlung. Lustig sind die Schafe und ihre Art zu denken. Amüsant sind auch die literarischen Anspielungen: Miss Maple ist eine Hommage an Agatha Christies Meisterdetektivin Miss Marple und mit dem schwarzen Widder Othello findet sich eine Anspielung an Shakespeares gleichnamigen Helden. Das Buch ist zwar keine Bereicherung fürs Leben, aber wenn man es aus den Händen legt, dann mit einem Lächeln.

Fribourg, carrefour des saveurs

PAR MARÍA FRAMIÑÁN APARICIO / PHOTO DE LAURETTE HEIM

Avec Erasmus et les autres programmes d'échange, l'Université de Fribourg regorge d'étudiants venant des quatre continents. Preuve en est, en 2009 l'Alma Mater a accueilli près de 20% d'étudiants étrangers. Chaque année, ces derniers apportent dans leurs bagages une pincée du sel de leur pays. Inversement, Fribourg leur donne un avant-goût des coutumes culinaires suisses. Mais que penser de la nourriture helvétique lorsqu'on n'est pas un habitué des fondues et autres spécialités locales? Décryptage avec trois étudiantes: Elena d'Espagne, Ani de Géorgie et Sofia du Mexique.

L'Espagne: Elena



Notre voyage commence avec la destination la plus proche, la péninsule Ibérique, représentée par Elena, seule étudiante Erasmus de notre périple gustatif. À son arrivée en Suisse, la jeune femme avoue avoir eu peur de ne pas réussir à s'habituer à une nourriture différente de la sienne, mais aujourd'hui, elle se dit surprise en bien. Elena relativise également les variations culinaires: «Finalement, la cuisine helvétique n'est pas tellement différente de la cuisine espagnole». Pour l'étudiante, la principale nuance réside dans l'usage des

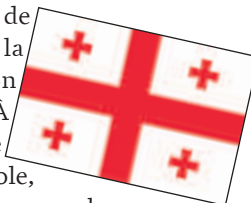
saucés: «Vous vous en servez pour accompagner presque tous les repas».

Pour ce qui est du prix des denrées, Elena confie avoir remarqué qu'il n'est pas beaucoup plus élevé que dans son pays. En revanche, elle considère que la manière de cuisiner en Suisse est un peu moins bonne pour la santé que celle utilisée pour les recettes espagnoles.

Concernant Fribourg, Elena dit avoir testé la mensa de la Faculté et la trouve très bien pour les étudiants, principalement du fait des prix avantageux qui y sont pratiqués. Cependant, la jeune femme n'est pas une habituée du restaurant universitaire et opte plus volontiers pour du *fast food*. Enfin, au rang des spécialités locales, l'Espagnole confie avoir déjà goûté la fondue, mais avoue ignorer l'origine gruyérienne de ce plat. «Il faut dire que je ne suis pas très experte en matière de spécialités régionales,» confie Elena, «même si je souhaiterais les goûter dans le futur.»

La Géorgie: Ani

Deuxième escale de notre aventure, la Géorgie, et son ambassadrice, Ani. À l'inverse de notre interviewée espagnole, Ani insiste sur les nombreuses



différences qu'elle a pu constater entre les cuisines suisse et géorgienne. Au niveau de la préparation des fruits et légumes déjà, l'étudiante juge les habitudes culinaires de son pays plus «naturelles». Elle mentionne, également, l'omniprésence des sauces dans les plats indigènes, en particulier ceux préparés avec de la viande. Une façon de cuisiner qui n'a, selon elle, rien à voir avec celles pratiquées en Géorgie. Enfin, la jeune femme souligne le «manque de piquant» des assiettes helvétiques.

À Fribourg, Ani mange habituellement au foyer où elle réside, par commodité, mais également parce qu'elle apprécie la variété des plats qui y sont proposés. Le weekend, elle se contente en général de sandwiches. L'étudiante avoue avoir cherché à cuisiner des plats typiques de son pays, par nostalgie peut-être, mais faute d'ingrédients appropriés, cette tentative s'est soldée par un échec. Concernant les cantines universitaires, Ani dit les avoir testées, mais elle les fréquente finalement plus pour prendre le café que pour manger.

Enfin, l'étudiante confesse qu'avant d'embarquer pour la Suisse, elle n'était pas inquiète de ce qu'elle y trouverait au niveau gustatif. «Car j'aime tester des nouvelles saveurs et des mets exotiques,» précise-t-elle. Et si elle ne connaît pour l'instant pas les mets typiquement suisses, Ani compte bien les goûter dans un futur proche.



Le Mexique: Sofia



Notre tour mondial s'achève outre-Atlantique, au Mexique avec Sofia. Pour la jeune femme, littéralement et figurativement,

un océan sépare sa culture culinaire et la nôtre. Selon elle, les repas suisses gagneraient à être plus pimentés et plus variés au niveau gustatif. Ce que Sofia recherche en fait, ce sont les goûts hétéroclites et épicés auxquels elle est habituée. C'est pourquoi elle opte régulièrement pour du *fast food* et cuisine des plats typiques de sa région, faisant au mieux pour retrouver les saveurs familières.

Bien que nostalgique de la cuisine mexicaine, Sofia juge tout de même la cuisine

helvétique meilleure pour la santé, celle de son pays d'origine faisant souvent usage de friture dans la préparation des plats. En revanche, la jeune femme s'accorde à dire, comme nos autres interviewées, que la nourriture en Suisse est plus chère, tout comme le coût de la vie en général.

À l'Université de Fribourg, Sofia est une adepte de la mensa, qu'elle considère comme un lieu parfait pour la pause de midi des étudiants à plus d'un niveau. Bon rapport qualité-prix, atmosphère agréable et proximité sont selon elle les atouts des cantines universitaires. Pour ce qui est des spécialités régionales, Sofia a tenté à une occasion de faire une fondue. Le résultat s'étant avéré peu prometteur, la Mexicaine affirme que la prochaine fois qu'elle testera des plats fribourgeois ce sera avec quelqu'un d'autre derrière les fourneaux!

C'est par la nourriture que l'on prend conscience de nos différences, mais c'est également par elle que nous découvrons d'autres cultures. Lorsque nous posons le pied en *terra incognita*, il y a tant de saveurs qui nous sont étrangères et auxquelles il faut s'habituer, que cela renforce encore le sentiment d'être expatrié. Ce n'est pas l'auteur de ces lignes, étudiante Erasmus tout juste débarquée, qui dira le contraire.

Mais au final, il semble que la cuisine suisse s'adopte assez facilement. De plus, Fribourg en particulier offre aux étudiants la possibilité de se nourrir à bon prix et la qualité des produits que l'on y trouve permet de manger sainement. Enfin, le brassage étudiantin dans la cité des Zaehringen est aussi celui des saveurs que chacun apporte avec lui. Ainsi, en venant étudier à Fribourg, on ne découvre pas juste la cuisine locale, mais aussi celles d'autres origines. /MFA

Librairie Albert le Grand

Librairie générale
& universitaire
Rue du Temple 1, Fribourg
Tél. 026 347 35 35
Fax 026 347 35 00
E-mail: librairie@
albert-le-grand.ch



„Le plaisir au service de la Beauté“

Im Dienst der Schönheit – Ein Portrait der Chöre unserer Universität, entstanden im Gespräch mit Sängerinnen und Sängern.

VON DANIELA AREGGER

Dienstagabend um acht. In den Gängen der Miséricorde ist es für einmal gespenstig still und leer. Etwas atemlos erreiche ich den Eingang zum Lesesaal, stell mich hin und lausche. Die Stille ist passé, der Raum erfüllt von einer berausenden Melodie. Ich betrete den Saal und was meine Ohren bereits erahnten, bestätigt sich nun: ungefähr achtzig Leute stehen hier vor einem Klavier versammelt und singen. Wie jeden Dienstagabend trifft sich hier der „Choeur de l'Université et des Jeunes Musicales“ (cujm) zum proben. Vierstimmig üben sie dieses Jahr die Markuspassion von Reinhard Kaiser.

Singen hat in Freiburg Tradition

Der Chor wurde im Herbst 1978 gegründet und steht seit dem nicht nur den Studierenden der Universität offen, sondern auch allen andern die Freude an der Musik und am Singen haben. Jedes Jahr erarbeiten ungefähr hundert engagierte Sängerinnen und Sänger klassische Stücke für ihr Jahreskonzert. Der sympathische Mann vor dem Klavier ist Jean-Claude Fasel, der seit dem Jahr 2000 den Chor leitet. In allen Landessprachen und zwischendurch auch auf englisch, gibt er seinen Sängern Anweisungen und motiviert sie zu noch besseren Leistungen. Nach der Probe frage ich den Chorleiter, was ihn dazu bewegt hat, diese Aufgabe zu übernehmen. „Singen hat in Freiburg Tradition. Hier wurde schon immer gesungen! Und natürlich macht es mir Freude, zusammen mit den Sängern das Beste zu geben. Es ist eine Herausforderung den Chor auf das Konzert vorzubereiten, da er sich jährlich erneuert. Doch gerade das macht die ganze Sache spannend, man weiss nie, was einen genau erwartet.“ Er ringt mit den Händen in

der Luft, auf der Suche nach einem passenden Ausdruck für die Leidenschaft an seiner Arbeit. „C'est le plaisir au service de la Beauté“. Besser lässt es sich einfach nicht auf den Punkt bringen! Auf dem Weg zu Ihrem Stammlokal, in dem die Sänger nach den Proben zusammen den Abend beschliessen, treffe ich auf Elise Folly und Chaterine Augustoni, Präsidentin und Vize-Präsidentin des Chor-Komitees. Gemeinsam mit sieben weiteren engagierten Mitgliedern unterstützen sie den Chorleiter unter anderem bei der Organisation der Konzerte. Ich wollte von Ihnen wissen, was sie besonders am cujm mögen und wieso es sich lohnt hier mitzumachen. Lachend zählen sie mir Gründe auf, wobei ich kaum nachkomme mit schreiben. Auf Französisch notieren gehörte noch nie zu meinen Stärken. „Es gibt ganz vielfältige Gründe! Angefangen beim Programm. Man bekommt nicht oft die Gelegenheit, als Laie klassische Lieder zu singen. In unserem Chor dürfen alle mitsingen! Das bewirkt auch einen tollen Mix aus Studierenden und Nichtstudierenden, Generationen und Sprachen. Wobei die Studierenden gut achtzig Prozent ausmachen. Das Programm ist innerhalb der Klassik sehr abwechslungsreich. Vorletztes Jahr sangen wir Stücke aus dem Barock, am letzten Konzert welche aus dem 20. Jahrhundert und dieses Jahr sind wir im 18. Jahrhundert. Wir haben ein Programm pro Jahr und neben zwei Stunden Probe pro Woche, noch ein Probeweekend pro Semester. Das ist nicht viel und man erreicht trotzdem etwas. Nebenbei bemerkt haben wir auch nur einen sehr geringen Mitgliederbeitrag von zwanzig Franken pro Jahr. Die Universität unterstützt uns grosszügig.“ Als Gegenleistung singt der Chor jedes Jahr

am Dies academicus, dieses Jahr am 15. November. Die Komiteemitglieder eilen weiter in Richtung Altstadt, während ich Noemi zu ihrem Fahrrad begleite. Noemi ist dieses Semester neu dem Chor beigetreten. Wieso? „Singen und die Harmonie der klassischen Musik machen mir Spass! Ich habe früher schon gesungen und wollte gerne wieder damit anfangen. Ich finde es toll, dass es kein Vorsingen gab und niemand Druck auf uns ausübt. Gemeinsam vierstimmig etwas aufbauen, darauf freue ich mich!“ Ich verabschiede mich von der begeisterten Sängerin und spaziere nachdenklich in die kalte Herbstnacht. Klassische Musik ist sehr schön, doch was, wenn einem dieser Stil nicht so entspricht?

Etwas neues, kleines und entspanntes

Diese Frage stellte sich auch Sabrina Herzig. Und gründete einen Chor. Einen neuen, kleinen und sympathischen, um eine Alternative zu bieten. Und natürlich aus Liebe zur Musik. Diesmal bin ich unterwegs zum Haus Kairos, dem gelben Gebäude gegenüber vom Centre Fries. Es ist wieder Dienstagabend kurz vor acht. Ich betrete ein gemütliches Dachzimmer, einige Leute sitzen bereits in einem Halbkreis beim Klavier. Ich setzte mich zu ihnen, um ein bisschen mit ihnen zu plaudern. Ich frage Stefan wieso er hier mitsingt. „Na aus Spass!“ Er lacht. „Ich studiere Musik und ich war vorher noch nie in einem Chor. Dieser Chor ist sehr abwechslungsreich, viele junge Leute singen hier mit und es ist der einzige Chor in diesem Stil hier in Freiburg. Es ist toll, gemeinsam etwas auf die Beine zu stellen!“ Ich wechsele meinen Platz von den Herrenstimmen zum Sopran und wende mich an Laura. „Wieso ich hier dabei bin? Ich singe gerne! Danach



Foto: Julia Klotz

fühle ich mich besser, es befreit meinen Kopf vom Alltag. In diesem Chor herrscht eine gute, entspannte Atmosphäre. Und dank seiner übersichtlichen Grösse lernt man sich besser kennen.“ Annina und Janine, beide im Alt, erzählen: „Wir haben Freude am Singen. Wir geniessen hier die herzliche und lockere Stimmung, die Lieder sind lässig und gleich zum Mitsingen! Und Fehler sind natürlich erlaubt!“ Die Sängerinnen und Sänger des neugegründeten Chors sind begeistert und ich will unbedingt ein Interview mit der Initiantin.

Spectrum: Wie bist du dazu gekommen einen Chor zu gründen?

Sabrina Herzig: Ich habe schon immer in einem Chor gesungen und wollte auch hier in Freiburg wieder in einem dabei sein. Aber ich habe keinen gefunden, der mir gefiel. Und da ich im Rahmen meiner Ausbildung zur Sekundarlehrerin unter anderem Musik studiere, fühlte ich mich der Herausforderung gewachsen.

Was motivierte dich besonders?

Musik ist meine grösste Leidenschaft! Die Freude an der Musik weitergeben und den Wunsch gemeinsam etwas auf die Beine stellen, wirkt sehr motivierend.

Wie gründet man einen Chor?

Ich habe mit vielen Leuten gesprochen. Bis ich schlussendlich bei der KUG auf offene Ohren stiess. Sie stellten mir einen Raum mit Klavier zur Verfügung und bezahlen uns sogar die Kopien für die Noten. Meine Freunde und Bekannte wussten über mein Vorhaben bescheid und hatten mir bereits gesagt, dass sie gerne in meinem Chor singen würden. Im letzten Frühlingsemester war es dann so weit und die erste Probe konnte stattfinden. Wir waren ungefähr achtzehn Leute. Dieses Semester sind wir bereits zweiundzwanzig!

Wie heisst den der Chor?

EnChoeur, das klingt wie „im Herzen“!

Und wie sieht euer Programm aus?

Unser Programm ist sehr vielfältig. Es geht von Rock, Pop, Jazz bis hin zu Gospel und Soul. Geplant ist immer mindestens ein Konzert pro Semester.

Abschliessend über „EnChoeur“?

Der Chor ist offen für alle, die Freude an der Musik haben!

Nun stellt sich für uns die Frage, singen oder nicht singen? Die Musik scheint an unserer Uni gut vertreten zu sein. Für alle ist das passende dabei und für die anderen gibt es die Konzerte. Das Konzert des „Choeur de l’Université et des Jeunesses Musicales“ am 15. und 16. April 2011 und das Vorweihnachtskonzert von „EnChoeur“ am 17. Dezember sind die nächsten grossen Anlässe, die man auf keinen Fall verpassen sollte.



Foto: Julia Klotz

Where the hell is Bad Bonn?

VON URSULA SIDLER

Nach nur vier Minuten Zugfahrt mit der S1 von Freiburg nach Bern hält der Zug. Düdingen. Ausser einer Ziegelei ist nicht viel zu sehen. Folgt man der Bonnstrasse bis zum Ende, so steht man vor dem Bad Bonn, Kulturzentrum von Düdingen. Im Vorgarten sitzen die Gäste gruppenweise zusammen beim Feierabendbier. Plastikschlauchkunst umrahmt die Szene. Tische werden fliegend gewechselt. Seit 1990 existiert der Tonverein Bad Bonn, welcher als offizieller Betreiber des Lokals gilt.

Alles ist wie ein Puzzle

Dieses Lokal lässt sich in kein Schema quetschen: Die Betreiber, die Musiker, das Publikum, die Umgebung sowie die Inneneinrichtung hat man wie ein Puzzle zusammensetzen, damit man sich überhaupt ein Bild dieses Kultortes machen kann. Um nur einige dieser Puzzlestücke zu nennen: die Kasse, welche unter der dicken Stickerschicht kaum mehr als solche zu erkennen ist, ein Mitarbeiter, der seinen Körper ähnlich flächendeckend mit Tattoos gespickt hat, eine überdimensional grosse Plastikratte. Die Toiletten sind mit „Pissoir“, „Mixed“ („Boys sit down please“) und „Ladys & disabled persons“ deklariert. Diese Anschrift verrät einiges über den Ort. Hier wird gelebt, und zwar unkompliziert. Entweder man kennt sich oder aber man lernt sich kennen. Jeder ist willkommen, egal welcher Sprache, welcher Religion oder welcher Altersgruppe man angehört.

Wer steckt hinter dem Verein?

Daniel 'Duex' Fontana ist Mitgründer und Programmator. Er ist hier aufgewachsen und sitzt in der Küche. Dieser Raum hütet eine riesige CD-Sammlung wie die Pyramiden die Pharaonen. Der Tell-Toaster heisst hier Hell-Toaster, kaum verwunderlich. Daniels Ziel ist es, der Rockkultur einen Entfaltungsplatz anzubieten. Locker erzählt er, dass Bands wie The Prodigy, Cat Power, Bonnie Prince Billy, CocoRosie, Anima Collective oder Queens of the Stone Age hier gespielt haben, wofür heute Massen von Studierenden nach Düdingen pilgern würden. Aber die Passion ist das Entdecken der Bands mit Hilfe des internationalen Netzwerkes. Leider funktioniert zwischenzeitlich der normale Beizenbetrieb nicht mehr genügend, um auch ausreichend Geld zu erwirtschaften, welches wiederum in die Konzerte fliesen könnte. Damit die Besucherströme nicht der Vergangenheit angehören, hat sich das Team um 'Duex' einiges einfallen lassen: So kann neu jeden Freitag am Mittag für 12.- gespiesen, und ausserdem einmal monatlich ausgiebig gefrühstückt werden.

Bier soll vermehrt fließen

Problematisch sieht 'Duex' vor allem die fehlenden Besucher unter der Woche. Wenn die Besucherfrequenz nicht stabilisiert werden kann, ist das Bad Bonn nicht mehr weiter finanzierbar. Das Kuchenstück, mit welchem die Agglomeration Freiburg den Tonverein unterstützt, sättigt bei weitem nicht. Als Verein hat

der Betreiber die Pflicht, jeden Tag Programm anzubieten. Wird dieses Angebot nur begrenzt genutzt, fehlt dem Verein die nötige Liquidität, um den Bands die Gagen zu bezahlen. Die Aufgabe, welche es zu lösen gilt, entpuppt sich als Teufelskreis. Wer das Bad Bonn für die hochkarätigen Musikgenüsse schätzt, soll auch bereit sein, ab und zu auf ein Bier im Bonn zu erscheinen. Andererseits werden ebendiese Konzerte in den Archiven der Kultur verstauben. Für musikbegeisterte Studierende wird so der Weg zu Konzerten ausgedehnt und Destinationen wie Bern, Zürich oder Lausanne werden die Szene dominieren. Dort ist nicht nur das Eintrittsticket, sondern sind auch die Getränke einiges teurer als im Bad Bonn. Also, liebe Studierende, investiert das Geld besser in ein Bier mehr im Bonn, bevor ihr plötzlich das Generalabonnement braucht und euch teure Stadtgetränke leisten können müsst. Denn nur so kann dem Fehlen der Finanzierung aktiv entgegen gewirkt werden.

Jeden Tag ein Abenteuer

Hier im Bad Bonn wird jeden Tag ein Programm auf die Beine gestellt. Ob nun Rockkonzerte anstehen, die alten Spielkonsolen wieder hervorgekramt werden oder man sich gemeinsam dem Treiben des Hockeymatchs auf den Bildschirmen widmet: Hier fühlt man sich wohl, hier wird gelebt.

So kann man das Bad Bonn nicht besser beschreiben als in den Worten eines Stammgastes: „Das Bonn ist meine Stu-



be, nur der Weg ins Schlafzimmer ist ein wenig weit.“

Was man hier antrifft ist Zeit

Wer sich wirklich für Musik interessiert, kann im Bad Bonn Konzerte in familiärem Rahmen erleben, neue Bands entdecken und sich anschliessend mit den Entdeckten austauschen. Auf jeden Fall kann man hier interessante Bekanntschaften machen und Gespräche führen, welche die Smalltalk-Grenze überschreiten. Was man hier antrifft, ist Zeit. Egal, ob für noch ein Bier, für einen Tanz oder um jemanden kurz an den Bahnhof zu fahren.

Fest steht: Wenn Freiburg nicht zur Agglomeration von Bern oder Lausanne verkümmern soll, müssen die Studierenden die regionalen Angebote besser nutzen oder unterstützen. Kein Einheitsbrei fördert kurze Weile.

Der Tonverein ist offen für Innovation. Ob Jassturnier, Bodypainting-Party oder Tango – wer zu fragen wagt, dem wird mit offenem Ohr zugehört.

Bad Bonn ist Kult. Wenn es Kultur bleiben soll, dann, liebe Studierende, begeben euch einmal monatlich an die frische Landluft und rockt, getreu dem Motto „Where the hell is Bad Bonn?“.

Was passiert bei der Schliessung mit all den Musikern, Musikliebhabern und Stammgästen, welche das Herz des Bad Bonn überhaupt erst zum Schlagen bringen? Alles, was man mitbringen muss, ist ein Herz, welches demjenigen des Bad Bonn zum Weiterschlagen verhilft.

Mensas et cafétérias de l'Uni: qu'en pensent les étudiants?

Lieux de restauration privilégiés par la plupart des étudiants, les restaurants et cafés universitaires fribourgeois semblent rencontrer un succès grandissant. C'est pourquoi le Spectrum a jugé bon de sonder l'opinion des principaux intéressés au sujet de ces cantines conçues pour eux. Micrototoir.

PAR ALESSANDRO RATTI / ILLUSTRATION DE MICHEL SCHNEIDER

Mary, BA en économie

Où manges-tu en général à midi?
Je mange à Pérolles, au restaurant de l'école d'ingénieurs et d'architectes.

Que penses-tu des mensas et cafétérias de l'Uni de Fribourg?
Je connais bien uniquement celles de Pérolles. À ce propos je pense que les menus sont bons et que le personnel des mensas est sympathique et disponible.

Quel(s) changement(s), selon toi, faudrait-il apporter?
Selon moi, il n'y a aucun changement à effectuer.

Quel est ton restaurant/café préféré de Fribourg?
L'Intrigo est super!

Camélia, BA en histoire de l'art et anglais

Où manges-tu en général à midi?
D'habitude, je mange chez moi, mais parfois je suis allée dîner aux mensas de Pérolles et de Miséricorde.

Que penses-tu des mensas et cafétérias de l'Uni de Fribourg?
Je trouve qu'elles offrent un bon rapport qualité-prix, un bon service et une ambiance estudiantine agréable.

Quel(s) changement(s), selon toi, faudrait-il apporter?
J'aimerais bien qu'il y ait un distributeur de pommes à la cafétéria de Miséricorde.

Quel est ton restaurant/café préféré à Fribourg?
C'est le Belvédère, en direction de la Basse-Ville.

Barnabé, BA en physique et philosophie

Où manges-tu en général à midi?
À la mensa de Pérolles, mais parfois aussi à Miséricorde.

Que penses-tu des mensas et cafétérias de l'Uni de Fribourg?
C'est toujours bien partout, même si, selon moi, le restaurant de l'école d'ingénieurs et d'architectes à Pérolles est le meilleur.

Quel(s) changement(s), selon toi, faudrait-il apporter?
C'est déjà bien actuellement.

Quel est ton restaurant/café préféré à Fribourg?
Le Belvédère.

Alessandro, BA en italien et histoire

Où manges-tu en général à midi?
Normalement, je mange à la mensa de Miséricorde. Pour moi c'est pratique parce que j'ai tous mes cours là-bas et ça m'évite donc de cuisiner, ce qui prendrait trop de temps.

Que penses-tu des mensas et cafétérias de l'Uni de Fribourg?
À Miséricorde, c'est assez bon et il y a du choix. Une fois, j'ai

fait une mauvaise expérience avec un sandwich à Pérolles, où le menu ne me satisfaisait pas.

Quel(s) changement(s), selon toi, faudrait-il apporter?
Je trouve que c'est bien ainsi, il n'y a rien à changer.

Quel est ton restaurant/café préféré à Fribourg?
Je n'en ai encore aucun, car je suis arrivé il n'y a pas longtemps.



Maria, BA en journalisme

Où manges-tu en général à midi?
 D'habitude, je mange un sandwich chez moi. Je ne cuisine pas à midi, mais parfois je mange aussi à Miséricorde.

Que penses-tu des mensas et cafétérias de l'Uni de Fribourg?
 Je trouve qu'elles sont bien: il y a du choix, le prix est abordable, l'ambiance est bien conçue.

Quel(s) changement(s), selon toi, faudrait-il apporter?
 J'aimerais bien qu'on puisse également y manger le soir (*la mensa de Miséricorde propose, du lundi au jeudi, également un menu du soir, ndlr*).

Quel est ton restaurant/café préféré à Fribourg?
 Je n'en ai encore élu aucun: jusqu'à présent, j'ai trouvé cher ce qui m'aurait plu.

.....

Fanny, BA en français et histoire de l'art

Où manges-tu en général à midi?
 À la mensa de Miséricorde.

Que penses-tu des mensas et cafétérias de l'Uni de Fribourg?
 C'est assez bon, ce n'est pas trop cher, il y a du choix – même si souvent il s'agit de volaille – et il y a de l'eau à disposition. Aussi, il y a toujours beaucoup de monde.

Quel(s) changement(s), selon toi, faudrait-il apporter?
 La structure architecturale est bien, mais il manque de la couleur et de la lumière. En modifiant ça, je pense que ce serait plus agréable, en particulier en hiver.

Quel est ton restaurant/café préféré à Fribourg?
 Je n'y connais peu, car j'en suis à ma première année, mais le Mondial m'a déjà été conseillé.

.....

Bon rapport qualité-prix dans les mensas

En matière culinaire, ces quelques coups de sonde sont révélateurs de la qualité qui prédomine à Fribourg et dans son Université. Convivialité, excellent rapport qualité-prix, personnel serviable: les mensas et les cafétérias de l'Alma Mater se distinguent pour toutes ces raisons et bien d'autres encore. Ces lieux font la joie des étudiants, qui, à midi, se métamorphosent en fins gourmets. Amateurs de bonne chair, ils le sont aussi lorsqu'ils déambulent à travers les rues fribourgeoises, faisant de la cité des Zaehringen un véritable lieu du bon goût.

Améliorations en vue?

Naturellement, tout n'est pas parfait. Gageons que les quelques suggestions proposées par les étudiants pour améliorer le fonctionnement de nos cantines et cafétérias pourront se réaliser dans le futur. /AR



CONceptusSUM

TEXT UND BILD VON BETTINA PETERLI

Das Glücksstück in deiner Tasche

Es ist dunkel und ich liege ruhig da. Zuunterst. Unter allen anderen. Ich bin klein, fein und rund. Ich werde hin und her geworfen, schlage klirrend gegen die anderen um mich herum. Gleissendes Licht. Ein kritisches Augenpaar, welches mir die Sicht auf das Äussere meines immer wieder wechselnden Zuhauses raubt. Ein prüfender Blick durchbohrt mich, aber ich werde, wie meistens, nur hin und her geschoben und bleibe bis ganz zum Schluss übrig. Bis niemand mehr ausser mir übrig ist. Trotzdem wechsele auch ich hin und wieder mein Zuhause, dann nämlich, wenn ich die Worte „Händ Sie no 5 Rappe?“ höre. Dann werde ich plötzlich wichtig, werde mühsam herausgeklaut und stolz übergeben, wo ich in der Reihe Meinesgleichen eingeordnet werde, bis ich ein neues Zuhause bekomme, Leder, Stoff, Plastik, neu mit Fabrikgeruch oder alt und abgewetzt, gross, klein, schwarz, grün, blau, ich bin nicht wählerisch. Manchmal wandere ich auch vorübergehend in das Innere einer Hosentasche, wo es heiss und einsam ist und ich von Ängsten geplagt werde, und diese sind in der Tat berechtigt, werden wir doch oft genug

vergessen und gehen verloren. Da kann man noch von Glück reden, wenn wir in den stinkenden, alten, mit Hundehaaren und Bierflecken übersäten Hut voller Läuse, dessen Besitzer eifrig auf einer alten Geige spielt, geworfen werden und nicht in das Innere einer Waschmaschine gestopft werden oder dreckige Schuhsohlen auf uns herumtrampeln, oder schlimmer noch, wir von spitzen Absätzen durchbohrt werden. So lange, bis ein armer, aufmerksamer Studierender, der mit gesenktem Kopf (man weiss ja nie, was da so herumliegt), in tiefste philosophische und intellektuelle Fragen vertieft, – oder eben auch nur über seine finanziellen Sorgen nachdenkend – sich unser erbarmt. Rassismus, so unglaublich es klingt, macht nicht einmal vor etwas so Beliebtem wie Geld halt: So rasselt unsereins unbeachtet durch Automaten aller Art, zum Ärger unserer temporären Besitzer, die uns wütend wieder in ihr Portemonnaie zurückwerfen. So viel Ignoranz und so wenig Wertschätzung (Zugegeben, unser Wert ist ein wenig fragwürdig, kostet unsere Herstellung doch tatsächlich ganze sechs Rappen. Und: Der Scheint trägt, der gol-

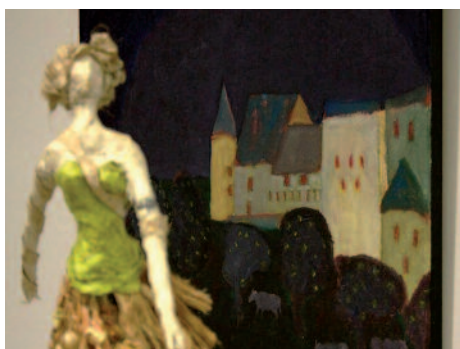
dene Glanz kommt in Wahrheit von Aluminiumbronze.) schmerzen sogar unsere Wenigkeit.

Ich werde wieder hin und her geworfen, was den arroganten Fünfliber jedes Mal mürrisch stimmt, so dass ich jeweils mit der hintersten Ecke im Portemonnaie vorlieb nehme, wo ausser Zehnrappenstücken, die etwas viel herumkichern, – was vermutlich unvermeidlich ist, wenn man immer in Rudeln unterwegs ist – sonst niemand Platz hat. Diesmal fällt das Augenpaar direkt auf mich, erfreut und zielsicher grapschen die Finger nach mir und holen mich heraus. Ein Abgrund und Wasser. Ein blitzendes Meer aus goldenen und bronzenen Flecken blitzt mir durch die Wasseroberfläche hindurch entgegen. Ich werde fest in eine warme Faust geschlossen und nach einem andächtigen Moment fliege ich elegant durch die Luft, in der Sonne blitzend durchbreche ich die Wasseroberfläche und bin glücklich, denn ich weiss: Genau in diesem Moment wünscht sich jemand etwas und ich werde den Wunsch erfüllen!

De toile en toile, balade dans quelques galeries fribourgeoises

Découverte de trois galeries d'art et rencontre avec les trois maîtres des lieux, dont les personnalités si différentes transpirent pourtant la même passion.

PAR ALEXANDRA GUGGISBERG / PHOTOS DE AMY K. NGUYEN



Plexus et la dimension intemporelle des œuvres

Située au cœur de la zone industrielle fribourgeoise, la galerie *Plexus* de Bernard Chassot marque une rupture audacieuse avec son environnement. Pour le galeriste, le choix des artistes qu'il expose est avant tout le fruit d'un véritable coup de cœur, qu'il s'agisse de grands noms du milieu ou de jeunes talents prometteurs.

Les trois salles consacrées aux expositions temporaires accueilleront dès le 20 novembre les artistes Marie-Jo Viridis et Dzé, dont l'intensité des œuvres est saisissante. Par ailleurs, *Plexus* est l'unique galerie suisse ayant dédié un espace permanent aux œuvres incontournables du français Jean Miotte.

Plexus, Rue Saint-Nicolas de Flüe 8
www.gallery-plexus.ch

Kuriosum, Rue du Pont-Muré 20
www.corpaato.ch

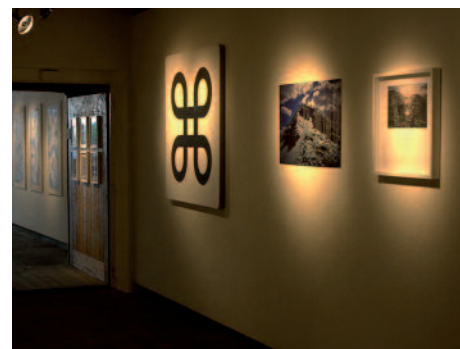
Hofstetter, Rue des Epouses 18
www.galerie-hofstetter.ch



Le Kuriosum, l'art en chair et en os

La galerie du Boucher Corpaato porte bien son nom de *Kuriosum*, et pour cause: l'artiste a conservé l'essence même de son ancien métier pour en faire aujourd'hui son œuvre. Il nous confie lui-même que les visiteurs sont toujours surpris de voir ces étranges pièces de viande suspendues parmi ses célèbres *Poyas*. Toutefois, il ne nous cache pas qu'aujourd'hui, il lui est personnellement difficile d'organiser de grandes expositions, du fait du peu de moyens financiers mis à sa disposition.

Mais hors de question pour lui de se soumettre au commerce sur internet, qui dénature le contact humain. Fidèle à ses principes, il affirme qu'une vente se conclut face à face, les yeux dans les yeux, en scellant l'affaire par une poignée de mains assurée. Le Boucher Corpaato est aujourd'hui sans conteste une figure emblématique de l'art fribourgeois et par-dessus tout un homme modeste et particulièrement chaleureux. À l'image de sa galerie, où sont exposées durant toute l'année ses œuvres personnelles.



Jean-Jacques Hofstetter et la diversité des générations

Installée dans un ancien commerce du fer, la galerie *Hofstetter* représente un joli contraste entre l'origine brute des locaux et la fraîcheur des œuvres diverses qui habillent ses murs.

Pour Jean-Jacques Hofstetter, qui réalise également ses propres œuvres, il est important de surprendre constamment la clientèle à travers l'évolution des expositions proposées. Le galeriste accorde d'ailleurs une importance toute particulière à la promotion des jeunes artistes qui, selon lui, manifestent aujourd'hui un intérêt renouvelé pour la peinture.

Fidèle à sa réputation, J.-J. Hofstetter a concocté pour cette fin d'automne une exposition très attendue avec les artistes Gilles Boss, Béatrice Stähli et Rahel Hofkunst. À ne pas manquer, le vernissage de cette exposition, qui aura lieu le 19 novembre prochain. Et pour ceux qui manqueront cette occasion, ils auront jusqu'au 24 décembre pour se rendre à la rue des Epouses.

Le financement privé de l'Université, entre mythe et réalité

PAR MAUDE BONVIN / ILLUSTRATION DE MICHEL SCHNEIDER

Création d'un institut Nestlé des sciences de la santé à l'EPFL et, plus près d'ici, d'une chaire de psychologie du sport financée par la Banque Cantonale de Fribourg (BCF), la question du financement privé des Hautes Ecoles fait débat dans le paysage universitaire suisse. Dernièrement, «Unser Uni», mouvement étudiant fribourgeois, s'en est pris à la gestion de l'institut d'études Adolphe Merkle, accusant une trop grande ingérence du privé dans le fonctionnement de la fondation. Notre Alma Mater est-elle réellement prise d'assaut par l'économie privée? Petit tour d'horizon avec Gérard Python, responsable du service financier de l'Université de Fribourg.

Un financement essentiellement public

L'institution fribourgeoise est financée principalement par les cantons à hauteur de 57%. Suit la Confédération (29%) et les privés (14%). Ces derniers englobent aussi les frais d'écolage, autrement dit nos taxes d'études, les moyens propres de l'Alma Mater, l'argent octroyé par diverses fondations, les revenus de la formation continue et les prestations de services. Sans oublier les mandats de recherche du secteur privé qui, vérification faite, «assurent le 5% des frais de fonctionnement de notre Haute Ecole», note Gérard Python. En matière de financement, les deniers publics restent donc les principaux pourvoyeurs de fonds puisqu'ils couvrent plus du trois-quarts des coûts. Pour l'instant, pas d'inquiétude à avoir quant à la privatisation de nos études. Nous sommes loin de la situation des universités américaines, plus enclines à faire appel au monde de l'économie privée.

Facultés et dépenses du secteur privé

En 2009, au niveau des principaux bénéficiaires de la manne financière du secteur privé, les sciences naturelles arrivent en tête du classement avec quelque sept millions de dépenses issues de ce secteur. Plus de la moitié de ces débours concerne l'Institut Adolphe Merkle. La Faculté des Lettres n'est pas mal lotie non plus puisqu'elle a déboursé près de deux millions de francs provenant du secteur privé. Suivent les sciences économiques et sociales, le droit, les instituts interdisciplinaires et la théologie. La part des moyens financiers privés injectés dans notre Alma Mater se situe dans la moyenne suisse.

Fundraising promis à un brillant avenir

Si l'argent de l'économie privée représente une toute petite part du financement de l'Université, la recherche de fonds tiers est appelée à un brillant avenir. En témoigne la page web de la Fondation Université Fribourg, spécialisée dans le *fundraising*: «Afin d'assurer sa compétitivité à long terme, l'Université doit disposer d'autres fonds» que ceux provenant du secteur public. Organe juridiquement indépendant de l'Alma Mater, la fondation se donne pour mission de «constituer un fond, dont le rendement pourra être utilisé au profit de l'Université».

Fonds privés: tremplin pour l'innovation?

Face aux menaces de coupes budgétaires croissantes de la part des politiques, l'intervention de l'économie privée est-elle la panacée? Difficile de répondre. Une seule certitude: ce type de financement peut faire avancer la locomotive universitaire du savoir en injectant



l'argent là où il n'y en a pas. Ainsi, le projet d'une chaire de psychologie du sport était dans les tiroirs de l'Université bien avant l'arrivée de la BCF, grâce à qui l'idée a pu se concrétiser. Si l'établissement bancaire se porte garant du financement de ce nouveau master en sport jusqu'en 2015, à charge de l'Université d'en assurer la viabilité financière à plus long terme.

La concurrence croissante entre établissements nécessite la création de pôles d'excellence. Avec toujours plus d'étudiants inscrits, il y a une demande accrue en professeurs. Ces paramètres ne peuvent qu'augmenter les coûts de fonctionnement de l'Alma Mater. Si la privatisation de nos études n'est pas encore de mise actuellement, elle ne relève cependant pas d'un scénario impossible. Nul n'est prophète en son pays, mais gageons que si le panier percé cantonal et confédéral n'est plus à même de soutenir la formation, les investissements privés viendront combler ce trou financier.

Sources: <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/15/06/data.html>
<http://www.fondation.unifr.ch/fr/>

«La liberté de la recherche et de l'enseignement doit rester garantie»

Les sources de financement privé qui agrémentent le porte-monnaie des universités font régulièrement débat. Pour Guido Vergauwen, cela ne fait aucun doute, ces apports permettent à l'institution fribourgeoise de saisir des opportunités intéressantes pour la recherche. **PAR PIERRE KOESTINGER**

S RÉSULTATS ...
POUR TOUT LE MONDE

Le financement des institutions universitaires par des sources privées soulève parfois certaines craintes au sein de la population et du corps universitaire. L'Alma Mater se vend-elle au plus offrant? Guido Vergauwen, recteur et président de la Fondation Université de Fribourg, voit cet apport pécunier plutôt d'un bon œil. Mais selon lui, ce financement ne doit pas se faire à n'importe quel prix. Il répond aux questions du Spectrum.

Spectrum: Un peu partout, y compris à Fribourg, les universités semblent rechercher de plus en plus des financeurs privés. Quels sont les avantages de telles pratiques?

Guido Vergauwen: Il faut dire que notre Université est encore financée en très grande partie par la main publique. Or celle-ci n'est pas inépuisable et elle investit selon une planification à long terme. Dans la situation actuelle, il devient difficile de saisir certaines opportunités rapidement. En revanche, les financements issus de sources privées permettent cela. L'Université peut aussi développer des projets de manière plus conséquente.

Et les inconvénients?

L'inconvénient évident de ce type de financement, c'est que la recherche des fonds est une tâche lourde qui consomme beaucoup de temps et nécessite des investissements en personnel.

Les débats qui surviennent régulièrement sur la question du financement privé nous montrent qu'il existerait certaines craintes dans les esprits...

Évidemment. En Suisse, l'idée que le soutien d'une université puisse relever de la pure philanthropie est beaucoup moins répandue que dans des pays comme la Grande-Bretagne ou les Etats-Unis. Il y a donc souvent la crainte qu'un donateur achète l'université et influence ses recherches ou son enseignement. Certains s'inquiètent aussi que le financement privé remplace progressivement le financement public et que l'Etat, qui cherche toujours des manières d'économiser, soit encouragé à faire des coupures.

Concrètement, quels garde-fous sont mis en place pour que l'institution universitaire garde sa liberté d'action et de pensée?

Il est primordial que dans les discussions avec des donateurs potentiels privés les conditions incontournables de l'université soient toujours claires: la liberté de la recherche et de l'enseignement doit rester garantie. Concrètement, toutes les décisions sur l'engagement de personnes, sur les thèmes et la publication des résultats de recherche, ainsi que les matières enseignées doivent rester du ressort exclusif de l'université et de ses membres. Toute donation doit ainsi faire l'objet d'une convention entre l'université et le donateur dans laquelle ces conditions sont garanties.



Photo: © Acte7

Comme en témoigne les soutiens de la Fondation Velux et de la Banque Cantonale fribourgeoise, la Faculté des sciences semble généreusement irriguée par le privé. Qu'en est-il des Facultés des lettres et de théologie, par exemple?

La Faculté des lettres a également déjà profité de fonds privés comme par exemple la chaire en histoire de l'intégration européenne. J'ai même l'impression que dans les projets de la Faculté des lettres, il est plus facile de démontrer le caractère philanthropique d'un don en faveur de l'Université. Par exemple, le soutien donné pour l'étude d'une littérature particulière ne se fait pas parce que le donateur y voit un gain personnel, mais parce qu'il trouve que cette littérature mérite d'être soutenue. On pourrait faire une réflexion similaire pour la Faculté de théologie. Son domaine «Bible et Orient» et ses recherches profitent fortement de dons privés ou provenant de fondations, par exemple.



Die Freiburger Eggippa Fifauter setzen mit ihrem Mundart-Rap dem Senslerdeutschen ein musikalisches Denkmal. Im Oktober erschien ihr zweites Album „Jacuzzi Rose“. Spectrum hat sich aus diesem Anlass mit Saymen getroffen und über Pseudo-Individualismus, Badeutensilien und die Freiburger Musikszene unterhalten.

VON NADJA SUTTER

Eggippa Fifauter - das sind Zean, Murx und Saymen, drei Freiburger Oberländer, die sich dem Rap verschrieben haben. Angefangen hat alles 2002, als lockeres Beisammensein und musizieren. Es ging darum, Spass zu haben - ein Leitmotiv, das bis heute Gültigkeit hat. Mit mehr und mehr Konzerten jedoch konkretisierte sich das Ganze und Eggippa Fifauter behauptete sich langsam aber sicher in der Schweizer Hip-Hop-Szene. 2007 folgte der Erstling „Ehrlich u diräkt“. Nach dem Album spielten die drei diverse Konzerte in der ganzen Schweiz, bis sie sich zurückzogen, um zwei Jahre lang intensiv an ihrem neuen Album zu arbeiten. Mittlerweile wird die Eggippa nicht mehr nur von DJ Ronfa bei Live-Auftritten begleitet, sondern auch von einer Band. Was die drei auszeichnet, das ist ihre Sprache: Sie rappen auf Senslerdeutsch, dem angestammten Dialekt der Deutschfreiburger. Diesem wollen sie treu bleiben, wie auch der Idee der klassischen Hip-Hop-Crew: Eggippa Fifauter, das ist eine Band, das sind drei Personen, niemand steht im Mittelpunkt.

Crewmitglied Saymen empfing Spectrum in der Freiburger Unterstadt, um etwas mehr zu erzählen zu ihrem neuen Album, Deutschfreiburger Identität und der Philosophie von Eggippa Fifauter.

Spectrum: Ihr habt kürzlich ein neues Album herausgebracht, „Jacuzzi Rose“. Was zeichnet es gegenüber seinem Vorgänger aus?

Saymen: Das Album ist reifer geworden. Ursprünglich waren wir eine Party-Band, die Musik machte, die vor allem live gut funktionierte. Wir haben uns textlich weiterentwickelt. Die provokative Seite, dieses typische 'Representen' des Hip-Hops, ist zwar immer noch drin, aber es sind auch einige gesellschaftskritische Themen eingeflossen. Wir sind Menschen, die sich aktiv mit dem auseinandersetzen, was uns umgibt, und das spiegelt sich in unserer Musik wieder. Ich denke, wir sind auch musikalisch weitergekommen; wir haben viel mit anderen Produzenten zusammengearbeitet. Die Aufnahmen haben wir alle selbst in unserem Proberaum gemacht, und auch in das Mischen haben wir sehr viel Zeit

und Liebe gesteckt. Letztendlich haben wir all das, was im ersten Album schon in Ansätzen vorhanden war, weiterentwickelt und verbessert.

Gibt's eigentlich einen tieferen Sinn hinter dem Titel, „Jacuzzi Rose“?

Wir sehen 'Jacuzzi Rose' als ein Sinnbild des aktuellen Trends zur Individualisierung, die letztendlich aber eine Pseudo-Individualisierung bleibt. Um ein Beispiel aus der Hip-Hop-Szene zu zitieren: Jeder trägt zwar eigene, möglichst bunte und spezielle Sneakers, letztendlich sind die aber doch alle von Nike und damit ein Massenprodukt. Die Individualisierung ist damit doch wieder verordnet. Ein Jacuzzi ist da ja doch etwas sehr Spezielles, das nicht gerade jeder im Garten stehen hat, und wenn er dann auch noch rosarot gestrichen ist, ist das sehr 'customized', sehr individuell.

Wie wurde das Album bis jetzt vom Publikum aufgenommen? Habt ihr bereits Rückmeldungen?

Ja, wir haben Rückmeldungen, die sind mehrheitlich positiv. Viele sagen, das

Album habe viel Energie, zeige aber auch eine andere, neue Seite von uns, eben dass wir textlich gereift und erwachsener geworden sind. Wir persönlich sind übrigens auch sehr zufrieden mit dem Album, in das wir so viel Arbeit gesteckt haben.

Was auch positiv aufgenommen wurde, ist das Cover. Wie wir da mit Badeentensilien in einem rosaroten Ballon-Jacuzzi sitzen, zeigt unsere ironische Seite. Selbstironie ist uns sehr wichtig, das merkt man auch an den Songs.

Wie werdet ihr allgemein in Deutschfreiburg wahrgenommen?

Die Gruppe wird sehr positiv aufgenommen, wir haben eine richtige Fanbase, die sich sehr stark mit uns identifiziert. Auf der einen Seite ist das ein Vorteil, dass wir so stark lokal verwurzelt sind, auf der anderen Seite aber auch ein Übel. Allgemein lässt sich im Schweizer Hip-Hop ein sehr starker Lokalpatriotismus beobachten, was ich persönlich ziemlich schade finde, da die Musik ja gerade auch vom Austausch lebt.

Ich glaube, wir sind in Deutschfreiburg beliebt, weil die Leute mit ihrem eigenen Dialekt konfrontiert werden, den man als Deutschfreiburger gegen aussen immer wieder erklären muss. Wir sind ein Mittel zu zeigen, dass wir Deutschfreiburger auch jemand sind und eine eigene Identität haben.

Durch die Uni kommen viele Deutschschweizer aus anderen Regionen nach Freiburg. Kennt man euch an der Uni?

Ja, auf jeden Fall, die Uni bietet uns natürlich auch Möglichkeiten. Einmal haben wir zum Beispiel im Centre Fries gespielt, das war sehr cool, die Leute waren sehr offen. Das habe ich allgemein festgestellt: Leute, die von der Deutschschweiz nach Freiburg kommen, sind sehr offen und neugierig gegenüber Neuem. Viele Leute, die nach Freiburg kommen, schätzen auch das Lokale hier. Wir haben viel mit Gustav zusammengearbeitet und der meinte immer, die Leute

der Uni kauften sich eine CD quasi als Souvenir von Freiburg.

Die Uni und die Studierenden sind es auch, die in Freiburg das kulturelle Leben enorm beleben. Durch die Studierenden erhält die Stadt einen metropolitanen Charakter, den sie sonst missen würde.

Habt ihr auch einen Bezug zur französischen Sprache? Oder ist der Sensler-deutsche Rap als Kampfansage an die französischsprachige Mehrheit des Kantons zu verstehen?

Nein, das ist bestimmt keine Kampfansage! Gerade für das neue Album arbeiteten wir viel mit französischsprachigen Künstlern zusammen; DJ Ronfa, der uns live unterstützt, ist zudem ein Romand. Auf dem letzten Album war ein Track sogar ganz französischsprachig. Für unseren kulturellen Hintergrund ist die Zweisprachigkeit sehr prägend – auch wenn sie in der Stadt Freiburg leider nicht so gelebt wird. Wir ziehen da viel kreative Energie raus.

Wie sieht die Musikszene der Stadt Freiburg aus? Gibt's die überhaupt?

Ich denke, für die geringe Grösse Freiburgs gibt es eine sehr aktive Musikszene. Das kommt sicher auch durch das Fri-Son und das Bad Bonn und auch kleinere Clubs, wo man sich trifft und die extrem wichtig sind für die Künstler.

Als wir angefangen haben, da waren wir im Collège und es gab es viele Collège-Bands, die alle möglichen Arten von Musik machten, von Metal und Punk über Alternativen Rock bis hin zu Funk. Eine richtige Hip-Hop-Szene gab es hingegen nie wirklich. Dafür standen wir immer in sehr regem Austausch mit anderen Bands und Musikern, was uns schliesslich erlaubt hat, die Live-Band auf die Beine zu stellen.

Pflegt ihr auch musikalische Kontakte ausserhalb Freiburgs?

Ja, vor allem mit Musikern aus Bern. Die Band Fygeludi zum Beispiel kennen wir sehr gut, ausserdem haben wir ein 'Fea-

turing' gemacht mit Ope, einem MC der Crew Saubanner, die aus Mitgliedern aus Bern, dem Aargau und Zürich besteht. Den Austausch mit anderen Musikern finde ich enorm wichtig im Hip-Hop.

Die Schweizer Hip-Hop-Szene ist schwierig zu charakterisieren, am ehesten könnte man sie als Biotop bezeichnen: Es herrscht ein bisschen Wildwuchs, vieles passiert zur gleichen Zeit. Zum Teil werden Trends kopiert, andererseits gibt es aber auch sehr viele eigenständige Sachen wie Sektion Kuchschächtli, Baze aus Bern oder Greis, der sehr prägend für die Szene war. Ich denke, der Schweizer Hip-Hop ist keine Randerscheinung, sondern wirklich ein integraler Bestandteil der Schweizer Musikwelt.

Zum Schluss nochmal zu euch: Was sind eure Pläne für die Zukunft?

Wir wollen nun so viel wie möglich auftreten, egal wo, auch mit der Live-Band. Die letzten zwei Jahre verbrachten wir mehrheitlich im Studio und arbeiteten am Album, da blieb nicht viel Zeit für Konzerte. Das hat uns ein bisschen „grabblig“ gemacht, jetzt sind wir froh, dass wir wieder raus können.

Ansonsten wollen wir Musik machen, solange wir Freude daran haben. Wir sind keine Gruppe, die verbissen den Erfolg sucht – uns ist wichtig, dass wir unsere Musik machen können und gerade stehen können dafür. Gleichzeitig ist die Band nicht irgendein Hobby, unsere Freundschaft hat sich dadurch noch vertieft. Die Band ist im Moment ein wichtiger Bestandteil meines Lebens, den ich nicht mehr missen will.

Für Konzerte, Alben und weitere Informationen zu Eggippa Fifauter: www.fifauter.ch

«Léa», de Pascal Mercier

Un livre virtuose sur les sentiments et la musique

PAR AURÉLIE GIGON



C'est l'histoire d'un drame annoncé, dès les premières pages, qui commence dans la douce mélancolie d'un matin de janvier en Provence. La Camargue est le cadre d'une rencontre entre deux hommes, qui tous deux ont perdu leurs filles bien-aimées. Ils ne se connaissent pas, mais tout les rapproche. Ils deviennent confidents. L'un raconte, l'autre écoute, et compare à sa propre vie cette histoire d'amour entre un père et sa fille, et entre cette dernière, Léa, et un violon. L'obsession de la jeune fille pour la musique l'éloigne de plus en plus de son père. Enlevée par une passion qui la mène jusqu'à la folie, elle s'y brûle les ailes. Dans un *crescendo* tragique, le lecteur apprend, au fil des confidences de ce père désespéré à cet ami rencontré par hasard, comment le violon a sauvé, puis détruit, la vie de la jeune musicienne prodige.

Tout commence par la mort de la mère de Léa. La petite fille de huit ans se renferme sur elle-même. Jusqu'au jour où, en gare de Berne, son chemin croise celui d'une mystérieuse violoniste, dont la musique parvient à la faire sortir de sa torpeur. «Papa, ça coûte cher, un violon?». C'est le début

de la spirale infernale. Léa est exceptionnellement douée, mais son talent la coupe du reste du monde. Dans sa bulle, Léa ne vit que pour son violon et en perd la raison. Son père, spectateur effrayé et impuissant de cette dérive, ne pourra empêcher l'inévitable.

Ce livre, troisième opus de Pascal Mercier, écrivain Bernois exilé à Berlin, est assurément une réussite. Il se dévore d'une traite, tant il est intense, poignant, mais aussi d'une rare beauté poétique. Enseignant en philosophie, l'auteur traite avec beaucoup de délicatesse des questions existentielles: comment survivre à la disparition d'un être cher? Jusqu'où peut-on aller pour faire le bonheur de nos proches? Où commence la folie? La violence des émotions de ces deux pères, qui peinent à y mettre les mots, ne peut qu'émouvoir. On referme ce livre très bien écrit avec le sentiment d'avoir entendu un magnifique requiem à l'amour.

Pascal Mercier, Léa, Paris, Libella - Maren Sell, 2010. Ouvrage disponible à la librairie Albert le Grand, rue du Temple 1, Fribourg.

Ouragan dans le paysage littéraire français

PAR MAUDE BONVIN



Le dernier opus de Laurent Gaudé nous entraîne sur les traces de la Nouvelle-Orléans, de ses habitants et de son terrible ouragan Katrina. Le roman s'ouvre sur un chassé-croisé de personnages dont la vie se trouve parasitée par l'arrivée du cataclysme.

Un seul point commun relie tous les protagonistes du récit: ils n'ont pu quitter la région dévastée à temps. À l'annonce du cyclone, ces laissés pour compte, grands oubliés de la catastrophe, prennent leur destin à bras le corps. Chaque individu mis en scène tente alors de surmonter à sa manière l'inéluctable. Peu apeurée par la tempête – elle en a vécu d'autres –, la centenaire, figure de la lutte contre l'*apartheid*, décide de narguer la tornade en vaquant à ses activités quotidiennes. Pour elle, pas question de délaisser sa Louisiane natale. Ses racines sont trop ancrées en ce sol. Désireux de retrouver son

amour de jeunesse, l'ancien ouvrier du pétrole se jette dans la tourmente au péril de sa vie. Rose, la mère de famille, se cloître chez elle, cramponnée à son enfant. Le révérend, figure tragi-comique du récit, tente de vaincre sa couardise en affrontant l'ouragan.

Ce patchwork de personnages-narrateurs permet un déchiffrement pluriel de l'événement tragique. Si le fil narratif décousu, où chaque paragraphe signifie le changement de prise en charge énonciative, peut dérouter au premier abord, l'énigme de la narration multiple se trouve résolue à la fin du livre, dans lequel tous les personnages se retrouvent pour le meilleur et pour le pire.

Laurent Gaudé, Ouragan, Paris, Actes Sud, 2010. Ouvrage disponible à la librairie Albert le Grand, rue du Temple 1, Fribourg.

“Mein Kampf” gesucht - und gefunden

In der letzten Ausgabe des Spectrums berichteten wir über die Verfügbarkeit von Hitlers “Mein Kampf” in den Bibliotheken, speziell in der BP2, wo das Buch im Freihandbereich zu finden war. Kurz vor Abschluss der Ausgabe, bemerkten wir dann, dass das Buch nun plötzlich ins Magazin verschoben worden ist und fragten uns, ob dies etwas mit den Recherchen zum Artikel zu tun haben könnte. Dies wurde vom Leiter der BP2, Olivier Simioni, vehement bestritten. Er habe ja gar nicht auf einen Artikel reagieren können, welcher überhaupt noch nicht veröffentlicht worden ist. Jedoch ist es so, dass die Angestellten der BP2 sich erst bei der Rückgabe von “Mein Kampf” durch unseren Autor bewusst wurden, was da für ein Buch im Freihandbereich steht und daraufhin die Verschiebung ins Magazin veranlasst wurde. Ein indirekter Zusammenhang zwischen dem Spectrum-Artikel und dieser Verschiebung ist also durchaus vorhanden.

Solche und solche Diktatoren

Interessant ist jedoch in diesem Zusammenhang noch eine andere Sache. Hitlers Buch stand nämlich im Freihandbereich in bester Gesellschaft: Gleich in der Nähe von Büchern aus der Feder Stalins, Lenins und Maos. Diese sind weiterhin dort vorhanden, sie wurden nicht gleich zusammen mit Hitler ins Magazin verbannt. Ein Umstand der öfters auffällt. Anscheinend gibt es solche und solche Diktatoren. Hitler war klar der Böseste von allen. Auf der anderen Seite gilt es in gewissen links-grünen Kreisen immer noch als Schick, das Regime von Fidel Castro für eine gute Sache zu halten. Irgendwo dazwischen liegen dann die sowjetischen und chinesischen Despoten. Zwar auch Massenmörder, aber solche deren Portraits in den 68er Jahren auch in Westeuropa von den Studierenden durch die Strassen getragen wurden. Nach ihrem “Marsch durch die Institutionen” sind diese nun prominent in Politik, Bildung und Medien vertreten. Und anscheinend wirken oftmals, wenn auch

nur unterbewusst, ihre alten Sympathien nach. Ein linker Massenmörder hat sich ja wenigstens für die gute Sache eingesetzt.

Ein weiteres gutes Beispiel dafür, ist die sehr erfolgreiche und beliebte Computerspielreihe “Civilisation”, von der soeben der fünfte Teil herausgekommen ist. Als Leader eines Landes muss man dieses durch alle Zeitalter zum Sieg führen. Spielt man Russland bzw. China kann man neben älteren Herrschern, auch Stalin bzw. Mao als Figur wählen und diese verkörpern. Eine negative Reaktion darauf gab es nie. Ich stelle mir aber den riesigen Aufschrei vor, wenn es möglich wäre mit Deutschland nicht nur als Barbarossa oder Friedrich dem Grossen zu spielen, sondern auch mit Hitler. Das Entsetzen wäre enorm und die links-grünen Parteienvertreter würden in den Medien laut fordern, eine solche Verherrlichung eines Massenmörders sofort zu verbieten. Anscheinend gilt auch bei Diktatoren: Alle sind gleich, aber einige sind ein bisschen gleicher. (cl)

IMPRESSUM #5/2010

Chefredaktor/ Rédacteur en chef
Unipolitik/ Politique universitaire

Kultur/ Culture

Ständige Mitarbeiter

Collaborateurs Permanents

Fotografen/ Photographes

Illustrateurs

Titelbild/ Couverture

Layout

Korrektor/ Correcteurs

Mitautoren dieser Ausgabe

Contributions à ce numéro

Administration

Kontakt / Contact

Site internet

Cyril Lilienfeld (cl), Julie Rudaz (jr)

Dominic Graf (dg), Maude Bonvin (mb)

Nadja Sutter (ns), Lise-Marie Piller (lmp)

Maja-Karolina Hornik (mkh)

Sophie Geneux (sg), Aurélie Gigon (ag), Pierre Koestinger (pk), Rafael Stalder (rs)

Laurette Heim, Julia Klotz, Audrey Molliet, Amy K. Nguyen, Fabrice Temperli

Michel Schneider, Marina Sparti

Laurette Heim

Pierre Koestinger, Jan Kühni, Julie Rudaz

Viviane Brog, Richard Hänzi

Daniela Aregger, Andrea Beeler, Marion Fux, Julia Kaufmann, Bettina Peterli,

Ursula Sidler, Birke Tunc, Niklas Zimmermann

María Framiñán Aparicio, Alexandra Guggisberg, Alessandro Ratti

Viviane Brog

spectrum@unifr.ch

www.unifr.ch/spectrum

Concours / Wettbewerb

Mit Fri-Son Konzert-Billette gewinnen. Beantworte dazu die untenstehenden Fragen!

Répondez aux questions ci-dessous et soyez peut-être les heureux gagnants!

4X2 billets à gagner pour le concert de *The Tallest Man on Earth* (SE) et *Idiot Wind* (SE) | 16.11.10

4X2 Tickets zu gewinnen für das Konzert von *The Tallest Man on Earth* (SE) und *Idiot Wind* (SE) | 16.11.10

Quel est le nom du plus grand homme du monde en 2010?

Wer ist der grösste Mensch der Welt 2010?

Réponse admise jusqu'au / die richtige Antwort bis am 13.11.10 à/an spectrum@unifr.ch

4X2 billets à gagner pour le concert de *Jaill* (US) et *Siskiyou* (CA) | 23.11.10

4X2 Tickets zu gewinnen für das Konzert von *Jaill* (US) und *Siskiyou* (CA) | 23.11.10

Comment s'appelle le label américain de *Jaill*, qu'ils partagent avec *Nirvana*?

Wie heisst das amerikanischer Label von *Jaill*, das sie sich mit Bands wie *Nirvana* teilen?

Réponse admise jusqu'au / die richtige Antwort bis am 22.11.10 à/an spectrum@unifr.ch

Conditions de participation: Concours ouvert à tous les étudiants de l'Uni de Fribourg. Seules seront prises en compte les réponses envoyées par des adresses @unifr.ch. Les gagnants seront avertis par mail.

Teilnahmeberechtigt sind alle Studierenden der Universität Freiburg. Die Gewinnbestätigung erfolgt nur auf eine @unifr.ch-Adresse.



Photo: Amy K. Nguyen

ANNONCE

Votre annonce ici, c'est la possibilité de vous faire connaître auprès de 10'000 étudiants

Ihre Anzeige hier - das ist die Möglichkeit, 10'000 Studenten zu erreichen

Vous souhaitez en savoir plus sur notre offre d'espaces publicitaires?

Möchten Sie gerne mehr wissen über unser Angebot für Inserierende?

Rendez-vous sur / Besuchen Sie www.unifr.ch/spectrum/contact/pub ou écrivez-nous à / oder schreiben Sie uns an spectrum@unifr.ch